

La légende de Saladin

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

The text on this page is estimated to be only 5.83% accurate

\'^/-r,:lJA., I^actjarli CoUcge l.tbraro. PROH THB LUCY
OSGOOD LHGACY. "To purchae such books as ahall be most niided for
the Collège Library, eo :ik hest to promote the objecta of ihe CollcRe."
Recciveil).5 '\»J^v\..A'n.S| !>' . l'^wwi

The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

LA LÉGENDE DE SALADIN

The text on this page is estimated to be only 25.82% accurate

I / PARIS / EMILE BOUILLON, ÉDITEUR 67, RUE DB
RICHBI.1EU

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

LA LÉGENDE DE SALADIN PAR GASTON PARIS (EiTRAiT
DU Journal des Savants. — Mai à Août iSgS) PARIS IMPRIMERIE
NATIONALE M DCCC XCJII

The text on this page is estimated to be only 2.86% accurate

$$A7=t^A1^{\prime \prime} \backslash \backslash IL^{\wedge}$$

Il SaLADINO NBILE LEGGSNBE FRANCESI E ITAUANE
 DEL MEÛtOEvo. Appunti di A. Fioravanli. Reggio-Calabria, 1891, in-8^
 44 pages. Le jeune érudit italien qui a publié la petite étude dont on vient de
 lire le titre ne la regarde que comme un essai provisoire et préparatoire; ii
 serait désireux de la reprendre plus tard pour la développer, et il demande
 qu'on laide à la compléter et à la préciser. C'est pour répondre à ce désir
 que je communique ici quelques notes prises, au moins en partie, il y a
 longtemps sur ce que Ion a pu appeler la légende de Saiadin, en
 m'attachant surtout à la partie française du sujet, sur laquelle M. Fioravanli
 avoue être particulièrement mal renseigné ^L Je suis heureux de venir en
 aide pour ma part à un travailleur consciencieux et modeste; d'ailleurs
 Tobjet de ses recherches est par lui-même, sinon de première importance,
 au moins assez* curieux pour qu'il soit intéressant de contribuer à le faire
 bien connaître; enfm on touche, en le faisant, à des points encore mal
 éclairés de notre ancienne histoire littéraire, sur lesquels il fournit loccasion
 de jeter quelque jour. Je présenterai ces notes dans Tordre 011 je les avais
 classées jadis, et qui nest pas tout à fait celui de M. Fioravanti; je renverrai
 à son travail pour tout ce qui sy trouve déjà suffisamment élucidé. I Les
 récits des chrétiens sur celui qui fut leur plus terrible adversaire et le
 destructeur du royaume de Jérusalem lui sont, en général, tout à fait
 favorables; je dirai plus tard un mot des causes de ce phénomène en
 apparence assez surprenant. Mais il faut noter que quelques-uns de ces
 récits, et précisément les plus anciens, ont au contraire un caractère marqué
 de malveillance, qui s'explique tout natureUement par le dépit ^*) Cela se
 voit à rîncertitude de Tin- Texécution matérielle; les fautes y
 abonrormatioD de Tauteur sur bien des points dent, et toutes ne sont pas de
 simples qu'il aurait pu mieux connaître; u s'ex- fautes d'impression. Mab
 en somme ce cuse sur les conditions très défavorables travail de début est
 estimable, et on où il a exécuté et publié son travail. Il sent que fauteur est
 capable de faire aurait du au moins mieux en surveiller mieux.

et l'illumination que les victoires éclatantes du sultan kourde causèrent aux vaincus, et surtout aux chrétiens établis en Syrie et chassés par lui de leurs possessions. C'est en effet chez eux que se forma sans doute une légende hostile relative à ses premières années que nous voyons se répandre en Occident au moment même de ses plus éclatants succès. Elle nous apparaît d'abord, et sous sa forme la plus virulente, dans un curieux poème latin, jusqu'ici inédit et à peine signalé^{^^} qui ne nous est pas parvenu complet, et qui a dû être composé en 1187, un peu avant la prise de Jérusalem. Saladin, de condition servile, s'introduit à la cour de Noradin, devient Tamant de sa femme, et par elle obtient la faveur du sultan. A Babylone (c'est-à-dire au Caire), il tue perfidement un juge intègre à la table même où celui-ci l'avait admis; il pénètre par ruse, ne pouvant y entrer par force, dans la ville où réside Yamalan^{^^} l'assassine, et s'empare de ses trésors qu'il distribue à ses complices. Il fait ensuite empoisonner Noradin et met à mort son fils unique, après quoi il épouse sa veuve et réussit ainsi à devenir maître de sept royaumes, et c'est alors qu'il a l'audace de s'attaquer aux chrétiens. Ce tableau poussé au noir a été tracé en Occident sur des récits venus d'Orient; les traits en sont singulièrement exagérés. L'assassinat du juge du Caire et celui de rama/antw répondent à l'exécution du vizir Chaver et au meurtre du calife d'Egypte El-Aded, qui ne paraît pas sans raison imputé à Saladin^{^^} Le mariage de Saladin avec la veuve de Noradin est raconté par des historiens sérieux, mais notre poème est seul à dire qu'il existait antérieurement entre eux des relations adultères. Saladin déposséda le fds de Noradin, mais il ne le mit pas à mort, et on ne l'a jamais accusé d'avoir empoisonné le sultan lui-même. Il n'était pas de condition servile, puisqu'il était le neveu de Siracon ou Chirkou, le •[^] Les 10 premiers vers (il ne devait pas y en avoir beaucoup plus) ont été écrits par une main contemporaine sur la feuille de gaixie du ms. de la Bibl. tint. iat. 8960. Le Otrmen de Saladino est mentionné dans V Inventaire des documents relatifs aux croisades imprimé dans le tome J des Archives de l'Orient latin. Je viens de l'imprimer dans la Revue de l'Orient latin (t. 1).[^] LaO. mot arabe moulana signifie « notre maître ■ », et paraît s'être appliqué spécialement aux souverains de l'Egypte; il s'agit ici du dernier calife fatimite, El-Aded. En français, à cause de la terminaison féminine, on a dit d'oidinaire la mulane ou la malaine, dont plus tard on a fait naturellement Tamalaine, sous l'influence de mots provenant également de l'arabe ou

censés en provenir, comme amiral, amustant, amurajle, etc. La forme amulanus de notre texte représente déjà cette transformation. ^^* Pour ces faits , et , en général , pour la biographie de Saladin , voir le travail si utile de Reinaud, Extraits des historiens arabes relatifs aux croisades (Paris, 1839).

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

i 3)s.— généralissime de Noradin , et que son père Ayoub occupait auprès de celui-ci une haute situation. Nous trouvons moins d'infractions à la vérité dans ie morceau , sans doute d*origine palestinienne , que Richard , chanoine de la Sainte-Trinitô de Londres, a inséré, aux environs de Tan 1200, dans l'introduction ajoutée à sa traduction du poème français d'Ambroise sur la troisième croisade ^^^. Saladin est ici de naissance équivoque, mais il a pour oncle Siracon , le commandant de l'armée qui envahit TEgypte pour le compte do Noradin : il tue en trahison Savarias (Chaver) et le malanus; puis, Noradin étant mort, il épouse sa veuve et chasse ses enfants. La fable ne s'attache guère ici qu'aux premiers débuts du futur sultan, qui, distingué par Noradin , n'aurait cependant d*abord exercé d'autres fonctions que celles de maître des filles de joie de Damas : il distribue aux « histrions » l'argent qu'il tire d'elles, et se rend ainsi populaire; ce qui donne lieu » Richard de se livrer à d'émphatiques protestations contre les caprices de la fortune, qui met un leno sur le trône des rois^^^ En regard de ces résumés se place un récit plus détaillé, qui remonte certainement aussi aux dires des chrétiens de Syi*ie, et qui se retrouve à la fois dans la dernière des suites de la chanson de Jérusalem (nis.B. N. fr. taGSg) et dans la compilation connue sous le nom de Chroniqtte d'Ermml, mais dont une faible partie seulement peut remonter à Ernoul, écuyer de Ralian d'ibelin. M. Pigeonneau ^^^ croit ce récit emprunté pr ' ^ VWisloire de la G aerre sainte d' Ambroise, depuis trop longtemps sous presse , va enfin paraître dans la collection des Documents inédits. " liiturariam Ricaréi, éd. Stubbs, l. 1. ch. iiMV. Ce morceau, ainsi qu'un extrait du ch. v relatif à une vision, a été ajouté à la cl ironique de Guillaume de Newburpli dans le ms. de Trinity Collège, Dublin, È 4ai« où M. Paul Me ver l*a copié ; sa copie , communiquée)ar lui au comte Paul Riant , figure dans *in>entaire des documents inédits possédés par celui-ci qu'a publié récemment M. le marquis de Vog;ûé (Revue de TO* rient latin , 1 , p. 1 3 : De principiis Salakadini et de visione camerarii régis Jerotolimorum). Un résumé de notre morceau a en outre été interpolé dans la chronique de Guillaume de Nangit (voir éd. (léraud , t. 1 , p. 63). ^^^ Le Cycle de la croisade, p. -JioQ34- I^es autres arguments donnés par M. Pigeonneau pour établir ((lie la chanson a utilisé la chronique ne sont pas plus valables. L'explication du nom du Jourdain (ce fleuve serait foruié de

la réunion de deux affluents , le Jour et le Dain) est aussi dans Guillaume de T>r et remonte jusqu'à l'antiquité; riiileiErétation toute française c|u*en donne i chanson lui est propre. L'histoire do la fille de Baudouin, violée par les Sarrasins, à qui elle avait été donnée en otage, devait également être |K>pulaire en Syrie, et la façon dont le p^ète la rapporte n'indique nullement qu'il ait ituisé dans « Ëmoul ■ ; il fait de la jeune ille une liUe de Baudouin 1*'. tandis que le chroniqueur lui donne pour père Baudouin 11 (la Chroni^fue d'outtr mer, dont il sera parlé plus loin, a connu

The text on this page is estimated to be only 28.38% accurate

ia chanson à la chronique, mais il diffère trop dans Tune et dans l'autre pour qu'on puisse admettre cette opinion. Dans la chronique (p. 35 et suiv.), Saladin est le neveu d'un riche prévost de Damas (évidemment Chirkou); ayant guerroyé en Egypte contre la mamlouk et son allié le roi Amauri de Jérusalem, il a été fait prisonnier; son oncle, le sachant « large et courtois », le rachète après la mort d'Amauri, et Temmène en Egypte, où il reprend la guerre contre la mamlouk que bientôt ils assiègent dans le Caire. L'oncle meurt, et Saladin reste chef de Tannée; désespérant de prendre la ville de force, il recourt à la ruse: il fait dire à la mamlouk qu'il viendra lui demander la paix • comme asnes, la somme sur le dos, par torse et par chargier sur lui quantes il lui plairoit ■. il se présente en effet et s'avance à quatre pattes, un bât sur le dos, jusqu'au trône de la mamlouk; mais quand il doit lui baiser le pied, il tire un couteau qu'il avait caché et frappe la mamlouk au com; les gens qui l'accompagnent en font autant autour d'eux, et Saladin est maître du château. Il y avait toujours à la porte de ce château deux chevaux sellés et bridés, qui attendaient un cavalier; d'après une ancienne prophétie, il devait y enir un jour un homme « qui avroit nom Ali, et monteroit sur ces chevaux, et seroit sire de toute païenie et d'une partie de crestienté » ; Saladin « monta sur les chevaux qui atendoient Ali, et avoit l'criant par la cité qu'il estoit Ali, qui venus estoit à cheval ■. C'est ainsi qu'il s'empara de l'Egypte. Plus tard, Noradin étant mort, Saladin épouse sa veuve et devient maître de son empire ^^ . La même histoire se retrouve, mais avec des différences assez grandes, dans la chanson : ici Saladin est l'héritier légitime du roi d'Alexandrie Eufradin; il a été dépouillé et banni par son oncle Alfadin, mais plus tard, avec l'aide de son frère Safadin, il reprend son royaume et tue son oncle. Il tue ensuite la mamlouk d'Egypte à peu près comme dans la chronique et monte sur le cheval prédestiné (il n'y en a ici qu'un seul), après l'avoir étourdi en criant Alis (le rimeur ne semble pas comprendre le sens de ce cri); puis il conquiert plusieurs royaumes; de Noradin il n'est pas parlé (ms. 1 ai 59, fol. 35y). cette histoire d'après Temouli, mais elle a été mutilée en supprimant le viol et en racontant simplement que la fille de Ijaudouin II se lit nonne en revenant de chez les Sarrasins : ms. 770, fol. 31A ; i33o3, fol. 1: a/iaio, fol. 1). ^^ Cette histoire a passé tout entière et telle quelle dans la Chronique d'outre mer. Elle a en outre été insérée dans le ms. de la traduction de

Guillaume de Tyr qui appartient à M. Didot, et P. Paris, qui a suivi ce manuscrit pour son édition, l'a imprimée à cause de cela, mais en remarquant qu'elle était empruntée à la Chronique d'Emoul (t. II, p. 306-310).

5). Ce travestissement des débuts du glorieux sultan reparaît dans un ouvrage bien postérieur et dont il faut dire un mot, parce qu'on ne lui a pas donné dans l'histoire littéraire la place qu'il doit avoir. Il s'agit du roman de Jean d'Avesnes, que nous ont conservé deux manuscrits, l'un à l'Arsenal, écrit vers 1460, et dont Ghabaille a publié une analyse et de nombreux extraits (Abbeville, vers 1840, petit in-8°), l'autre à la Bibliothèque nationale (fr. 1 aSyti), non signalé jusqu'ici. Cet ouvrage se compose de trois parties bien distinctes. La première partie (Chabaille, p. 174-6) est un petit roman qui paraît bien appartenir tout entier au 14^e siècle et qui ne nous intéresse pas ici. La seconde (p. 66-63) est l'histoire plus ancienne de la fin du comte de Pontieu, dont nous parlerons plus tard. La troisième (p. 63-89) est simplement la mise en prose d'une partie, perdue dans sa forme originale, d'un immense poème dont il ne s'est conservé en vers que deux fragments, si l'on peut ainsi qualifier des morceaux dont le premier compte plus de 35000 vers et le second plus de 3000. Ce poème, composé dans le nord-est de la France, sans doute peu après 1350, devait comprendre une histoire entière des croisades (en majeure partie, bien entendu, toute romanesque), à laquelle paraît s'être rattaché tant bien que mal un récit des guerres de Philippe le Bel contre les Flamands. La première partie de ce poème a été publiée par Reiffenberg et Borgnet, sous le titre de Le chevalier au Cygne ou Godefroid de Loignon; elle s'arrête au moment où Baudouin de Jérusalem, frère et successeur de Godefroid, part pour une fabuleuse expédition contre la Mecque. Après une lacune dont nous ne connaissons pas l'étendue, commence la seconde partie conservée, publiée par Boça et par Scheler sous le titre de Baudouin de Seboarc et du Baslarl de Bouillon. Une autre branche » forme le troisième livre de Jean d'Avesnes; une autre encore constitue le fond du roman de Baudouin de Flandres; elles n'existent qu'en prose, sauf quelques vers de la dernière qui nous ont été conservés par hasard. C'est donc à un poème du 14^e siècle que nous avons affaire dans le récit que Jean d'Avesnes nous donne des premiers succès de Saladin. Ce récit a été complètement omis par Chabaille; il se lit aux folios 164 et suivants du ms. 1 a 87 a; disons seulement qu'il se rapproche tantôt de celui de la Chronique d'Ernoult, tantôt de celui de la chanson. Voir sur cette date, en ce qui concerne les preuves de ce que je ne fais qu'indiquer, la première partie du poème, id; j'examinerai en même temps la Pigeonneau, Le Cycle de la croisade,

question de savoir si cette colossale corn* p. aa5. position doit être attribuée à un seul et ^*' Je compte donner ailleurs les même auteur.

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

LA LÉGENDE DE SALADIN

i 8)<«-.di Fontana ^^K On a bien bizarrement voulu voir dans le poème l'œuvre de Hugues de Tabarie lui-même ^^ : il est dit dès le début qu'il s'agit d'un roi sarrasin qui vivait «jadis». L'Ordre de chevalerie a d'ailleurs pour but principal d'exalter la chevalerie et d'enseigner les vertus qui doivent la distinguer; l'anecdote de l'adoubement de Saladin ne sert guère que de prétexte aux développements de l'auteur. Celui-ci avait puisé dans une tradition populaire préexistante^^, à laquelle il a encore emprunté le récit de la générosité de Saladin envers ce même Hugues de Tabarie : il lui accorde la liberté de dix prisonniers chrétiens à son choix, mais il le taxe lui-même à cent mille besants, l'engageant à faire, pour réunir cette somme énorme, une collecte parmi les «prud'hommes», et lui accordant sur sa parole un an de liberté conditionnelle. Hugues n'en a pas besoin : il prend le suite au mot, en obtient cinquante mille besants, et les émirs auxquels il s'adresse ensuite lui en promettent treize mille de plus qu'il ne lui en faut encore. Saladin lui avance ces treize mille besants, et donne ainsi une preuve éclatante de sa « largesse ». La largesse était, comme on sait, regardée au moyen âge, au moins par les poètes et pour des motifs faciles à comprendre, comme la vertu par excellence des princes ^^ aussi celle qu'on attribuait, et non sans raison, à Saladin le rendit-elle presque aussi célèbre que l'était pour la même raison Alexandre ^^ Dante s'écrie dans le *Convivio* (IV, 1 1): « Chi non ha ancora nel cuore Alessandro per li suoi reali beneficii? Chi non ha ancora il buon re di Castilla, o il Saiadino . . . ^^ » Et c'est bien probable^^ Fioravanti, *ibid.* La version italienne de Bosone paraît se rattacher à la version française en prose; car chez lui comme dans cette version, Hugues donne la ■ coïcée » à Saladin, tandis que dans la version en vers (comme dans la *Novella antica*) il déclare s'en abstenir par respect. (^ C'est l'opinion de Barbazan et de Méon, adoptée par Daunou (*HisL litt.*, XVI, 200) et qu'Amaury Duval (*Hist. lit.*, XVIII, 75a) ne peut pas tout à fait rejeter. Il dit à tort que • rien dans le poème n'aide à faire reconnaître l'époque où vivait l'auteur ». Quant à l'adoubement de Saladin par un chevalier français, il le trouve « vraisemblable, s'il est vrai ». ^^ Cette tradition se retrouve dans le chroniqueur normand Godefroi de Gourion (fin du XII^e siècle), comme le rappelle M. Fioravanti (voir *Hist. litt.*, XaJ, 13); l'adoubement du Pas Salekadin (voir plus loin) se rapporte sans doute à notre poème. ^^ Voir P. Meyer, *Alexandre le Grand*, t. II. p. 37a. ^*) Sa richesse va naturellement de pair ; elle est rappelée dans un vers

connu du Contrasto de Cielo d'Alcamo. — C'est uniquement à cause de cela que l'on fit de son palais la scène d'une anecdote assez inepte qui remonte à l'antiquité (voir A. d Ancona , Studj di criiica e storia letteraria, p. 350) , et qui, après avoir eu un grand succès au moyen âge en s'adaptant à divers personnages, a encore été insérée par Machiavel dans sa Vie de Castruccio Caslracani (voir Fioravanti, P- 29)'

The text on this page is estimated to be only 28.37% accurate

O klement cette considération qui , dans les limbes , au milieu des héros de Tantiquité dispensés du véritable enfer, lui a fait placer Saladin , seul des musulmans : *È solo in parte vidî il Saladino.* (/n/l* IV, iag«] Cette • largesse > de Saladin est 1 objet de plus d un récit. Nous avons déjà vu rhistoire du • perron » d emeraude et celle de la rançon de Hugues de Tabarie ; il y en a bien d autres. Il renvoie très libéralement , d après le Ménestrel de Reims, le roi Gui de Lusignan, fait prisonnier dans cette grande bataille de Tabarie où se décida la ruine du royaume de Jérusalem ^^K A un autre prisonnier français qu*il avait pris en affection et qu^il voyait regretter sa famille et son pays , il avait accordé , d après une des *Novelle antiche*^^^ un don de 400 marcs. Le trésorier chaîné de rédiger Tordre de paiement écrivit par erreur 300; il voutdut corriger, mais Saladin le regardait : « Mets 400 , lui dit-il; il ne sera pas dit que ta plume aura été plus libérale que moi ^^K • Une anecdote semblable s*est attachée , comme on sait , à un seigneur d'Anoure. D'après Jean le Long, chroniqueur du xiv* siècle, le sultan près de mourir fit venir ce seigneur, qui était son prisonnier, et lui demanda comme im honneur de porter ses armes [insignia) et d adopter son cri de guerre (Damasc), moyennant quoi il le relâcherait avec d autres prisonniers; le chevalier accepta, reçut sa liberté, et tint parole ^^^ D après un autre récit, le seigneur d'Anoure, mis en liberté provisoire pour réunir sa rançon , serait revenu , n ayant pu y réussir, se constituer prisonnier, et Saladin , touché de sa magnanimité , Taurait nus en liberté aux mêmes conditions : c est pourquoi les seigneurs d*Anglure s'appelèrent plus tard Saladin, et adoptèrent le cri et les armes du sultan ^). Cette générosité ^" Kd. de Wailly, S £7. — C*eftt pla- avait donné one terre à on de ses che* tôt par plaisanterie qn*ii renvoie on pri- valiers , et en la parcourant il la vit si sonnier dans ane historiette contée par belle et û riche qii*il rmretta sa libéraEtienne de Bourbon (éd. Lecoy de la lité et songea à reprendre le don qo*il Marciie , p. 65). avait fait , en féchangeant poar un autre. ^' Cento MneUe tuUicko (Gualtenizzi) , Mais à peine se lut-il formulé à lui-même XWl (voir d'Anoona, Studj, p. 3i4)« cette mauvaise pensée qu'il en conçut Cette anecdote paraît être rapportée dans un amer repentir et se soumit pour lesla chronique de Godefroi de Grarlon, pier à un jeune si crud qu'il faillit en Ïii ajoute ces mots dignes d'attention : mourir (Oonti di anticki cavalieri, IV; a/la alia de ifuo mitdm , qae tcripta non cité dans Fioravanti , p. a 1).

MMiu(/ifSl.lflf..XXJ, i3). <'^ J. le Long, Chr. de S. Bertin, ^^^ l)ne fois
seulement Saladin pécha , dans Pertx , SS. . XXV, 8a 1. au moins en pensée,
contre la vertu de ^^^ Marin {Hùt. de Sahdin, i. 11. largesse, mais il s'en
pnnit lui-même. 11 p. 4o4) avait déjà remarqué qu*t] n'y

The text on this page is estimated to be only 24.21% accurate

éclate encore dans une charmante anecdote que le Ménestrel de Reims met dans la bouche d'un prisonnier sarrasin qui aurait été Vonce nième du sultan. Saladin avait beaucoup entendu vanter la charité de l'hôpital de Saint-Jean-d'Acre. Jamais, disait-on, un malade ne s'y voyait refuser ce dont il avait envie. Pour s'en assurer, il se déguisa en pèlerin et se fit recevoir comme malade dans le célèbre hôpital. Pendant trois jours il refuse toute nourriture; sur les instances du « maître des malades », il déclare d'abord qu'il ne mangera pas à moins qu'il ne puisse satisfaire son envie d'une chose qu'il ne peut avoir, « que ce est fors en l'âme a penser et a vouloir ». Enfin, sur l'assurance qu'on lui donne que « onques malades qui çaienz fu ne failli a son désir, se on le pot avoir pour or ne pour argent », il avoue sa convoitise : « Je demantie pie destre devant de Morel le bon cheval au grant maistre de çaienz,* et vuel que je li voie couper devant moi présentaient, ou se ce non ja mais ne mangerai. • Le « grand maître », apprenant cette fantaisie, en est fort troublé, mais enfin : « Mieux vaut, dit-il, que mes chevaus muîre que uns honp, et d'autre, part il nous seroit reprouvé a touz jourz mais. ^ On amène donc le cheval devant le pèlerin : on le lie, et déjà un variet lève la hache pour lui couper le pied, quand Saladin s'écrie : « Tien coi! ma volen-^ tez est assevie, et mes desiriers tomez en autre viande : je vueil mangier char de mouton » En récompense, il envoie plus tard à l'hôpital d'Acre une charte où il lui fait don de mille besants d'or par an pris sur ses « rentes de Babiloine », et « d'enqui en avant » forent paie li mil besant chascun an au jqvêv de la Saint Jehan ».. Ici, la magnificence sarrasine est vaincue par la charité chrétienne ^^ avait pas de seigneur : d'Anglure au xn^e siècle : Oger I^{er} de Saint-Chéron . dont le petit-fils Oger II porta le premier ce titre, avait accompagné le comte Henri de Champagne, à la troisième croisade, et c'est sans doute à lui que plus tard on rapporta la légende. Voir Bonnardot et Longnon, Le saint voyage de Jérusalem . du seigneur d'Anglure (Paris, 1875, Soc. des anc. textes) p. XXXI. . ^ Récits d'un ménestrel de Reims, éd. de Wailly, S 199 et suivants. Une version un peu différente de ce conte est écrite, à la suite de la Chronique d'Ernoal, dans le ms. fr, 781. Naturellement le libéral Saladin a une antipathie particulière pour les turcs. Le ■ marchia de Césaire entassait l'argent qu'il aurait dû employer à entretenir sa garnison, et disait qu'il avait toujours le temps, si Saladin le menaçait, de « faire

sorttf. miUe clievaliers de ses coffres». Mais Saladin s*approche en grand secret de la ville, Tattacpie â Timproviste et s*en empare. U se< fait amener le marquis les mains liées derrière le dos , et lui dit. : t Marehist-morcfaist ou sont li mil chevtolier que vous deviei faire saii»lir de vos coffines? Pav Mahomet, vostre convoitise vous a jdeceû..Vous ne fastes onques asseiiz dWmd'-argentriÀais je vûus en'assevârat enceue'^ncu.» H fait alors fondre de iU» et derVairgimt , c et 4^

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

11 Cette historiette nous montre une de ces visites chez les chrétiens qu'on attribua de bonne heure à Saladin et qui sont surtout destinées à mettre les deux religions en présence. On en trouve un exemple plus ancien dans une des suites de la chanson de Jérusalem^{KK} Pendant une trêve avec les chrétiens, Saladin vient à Jérusalem, encore possédée par eux, et assiste aux cérémonies de leur culte : il les trouve toutes fort belles, sauf une qui lui paraît abusive et ridicule, la coutume de Toffraude faite par les fidèles au clergé. On n'a ici qu'une n^alice assez inoⁱTensi ve, mais il paraît avoir circulé de bonne lieure une historiette d'un caractère plus grave, d'après laquelle Saladin, disposé à embrasser la vraie religion, en aurait été détourné par le spectacle des mœurs des prêtres et particulièrement des prélats, quand il lui aurait été donné de les observer. C'est du moins ce que raconte Gilles de Corbeil dans son poème encore inédit intitulé *lerapifra ad puryandos prelatos*, composé vers 1250. Voici le passage entier, que V. Le Clore a cité en partie d'après le manuscrit^{^^} : *Catholice fidei leges et dogmata Christi Legit et adivit Saladinus, rex Orientalis, Doctoresque suos, quos lex gentilis habebat Precipuos, tante jus[s]it decreta sopliie Chaiab mandare notis. ut pabola sancta Crebim recenseret illi redta Uo vite. Sed fidei celebris adeo reverentia movit G)ncussitque vinum, tanta admimtio mentem Impulit, ut nostre se vellet subdere legi, Seque catholicis cuperet nodare cathenis. list avaler tout bouillant dans la gorge, et maintenant le convint mourir». Mais il renvoie la maimiise en liberté, avec dix chevaliers et dix damoiselles (Mén. de Heims, Saog et suivants). M. de Wailly rapproche ce conte de celui que rapporte Joinville sur le calife de Bagdad qui «n'avait pu se décider à sacrifier ses trésors pour augmenter le nombre de ses gens d'armes; le roi des Tartares, après l'avoir condamné à jeûner pendant plusieurs jours, décida qu'on lui servirait, pour assouvir sa faim, un r^hateau couvert de pierres précieuses». (Voir aussi Marco Polo, éd. Pauthier. p. 49; l'histoire se retrouve dans des historiens persans cités par Pauthier.) D'autre part ce récit rappelle celui qu'on lit dans diverses versions du roman des Sept Sages, et encore ailleurs, d'après lequel on fit mourir, en lui versant de l'or fondu dans la gorge, un roi de Rome dont la convoitise avait amené de grands malheurs pour la ville; ce personnage est appelé Crassus dans quelques versions, et son genre de mort paraît une réminiscence de la mort que l'urëna infligea, dit-on, à Crassus. <')*

Ms.ia65g, fol. 560-363. <•» Hist. IUl de la France, I. \XI, p. 35 1 . Le ms.
de la lerapi^ra n été acquis parla Bibl. nat. en 1859. à la vente au l)aron
Piclion. et |M)rte maintenant le n* i38 des Noav. i^c^ du fonds latin.

i 12)[^]-f — Rex ergo cepit studio explorare fideli Que prelatomm
foret observatio moruoi , Quaiis religio populi , que vita ministros Ecclesie
regeret ; que postquam singula novit , Spurcitiam , mores pravos ,
vitain[que] palusirem , Luxuriam, fraudem, invîdiam, scelus atque rapinam.
Et fraternum odium , cupidi quoque pectoris estum , Membronim et capîtis
tantum discrimen haberi, Flexit in oppositam mentis vestigia partem , Et
proffigus rétro vertit iter; cultum reprobavit Et meritum fidei vitio caltoris
iniqui. Prob! summum facinus, quod, tanto regc repiIso Labe sacerdotii
nequam populique maligni , Artatum Christi imperium , quod crescere
supra Posset in immensum dilatarique valeret Ex tanti virtute viri I Sed
prava malorum Vita ministronim summe perterrit ilium, Extinxitque bone
conceptum mentis in ipso. (Fol. 3g v*.) Conforménient à ce type , mais
généralement avec moins d âpreté , les récits des visites de Saiadin aux
chrétiens deviennent ainsi des espèces de « lettres persanes » , où , tout en
exaltant la religion clirétienne , on fait critiquer par le Sarrasin certains abus
auxquels elle donne lieu ou certaines négligences de la part de ceux qui
devraient le mieux la pratiquer. Parfois la critique semble même aller plus
loin, jusqu'aux enseignements de la religion elle-même. Dans le poème
indiqué plus haut qui a servi de base à la troisième partie de Jean d'Avesnes,
cest la confession et ladoration du pape par des chevaliers chrétiens, dont il
est témoin à Rome, qui indignent l orgueilleux soudan. oVous aourez, dit-il,
un homme comme moy ou un aultre; qu'il ait puissance de pardonner ce que
avés meifet a aultniy, ce ne croiray je de ma vie; et par la foy que je dc[^] a
tous les dieux que homme puisse aouer^{^^} se ore le tenoye en Surie, je le
feroye detraire a chevaux ^{^-^} » Ici la satire semble porter sur les éléments
mêmes de la foi chrétienne , mais elle ne tire pas à conséquence, se trouvant
dans une œuvre où règne dun bout à lautre, à côté de la dévotion la plus
crédule, une verve bourgeoise et grossière qui fait risée de tout et n attache
aucune importance aux boutades qu elle prodigue. ^{^^} On retrouve ici cette
singulière Saiadin, nés à une époque et dans un confusion du mahométisme
avec le pays où, on était plus au courant des paganisme qui règne dans
toutes nos choses. chansons de geste [^] mais qui en gêné- ^{^^} Louandre, p.
71; ms« 1257a» rai est absente des récits concernant fol. aoa r*.

— »>(13). C est souvent ainsi la conduite des chrétiens qui détourne Saladin d'embrasser leur religion , toute préférable aux autres qu'elle lui semble. Une histoire célèbre mise sur son compte ^^ lui est en réalité bien antérieure: Pierre Damien, au xi* siècle, la rapporte à un roi païen contem* porain de Charlemagne, le faux Turpin au roi sarrasin Agoland, l'auteur d'AnseU de Carthage k Marsile, celui des Enfances Gode/roi au roi de Jérusalem Gornumarant: tous ces infidèles, disposés d*ailleurs à se convertir, sont révoltés en voyant que les chrétiens, qui déclarent que les pauvres sont «les messagers de Ôieu^^U, les traitent si peu honorablement qu'aux banquets où ils les admettent ils les font asseoir par terre et ne leur donnent que les reliefs du repas ^^K Une historiette contée dans les Cento novelle anliche est plus puérile: Saladin, dans une trêve, invite les chrétiens à un repas , et leur donne pour s'asseoir des tapis magnifiques, où il a fait partout broder des croix dor; les chrétiens, sans y faire attention, foulent les croix aux pieds et crachent dessus, d'où Saladin conclut qu'ils n'aiment leur religion qu'en paroles ^*\ Plus imprudents sont les moines qui, venus pour convertir Saladin, se laissent enivrer et induire à un péché plus grave encore, et livrent ainsi leur religion et leurs personnes au mépris du sultan ^^K Des récits plus intéressants sont ceux qui montrent le grand sultan hésitant entre les trois religions qui se partageaient le monde alors connu. Le plus célèbre et le plus beau est celui où un juif, qu'il veut embarrasser en lui demandant quelle est la meilleure religion, lui raconte la parabole des trois anneaux; mais Saladin n'y joue qu'un rôle passif et elle ne lui était pas originellement rapportée ^^K Un conte re' '' Dans les Cenio nov, mUiche et autres ieiltes italiens (voir d'Ancona, Sîudj, }>. 3i.i), et dans Jean tAveihs (p. 71, ol. aoa V*). ^** Cette expression, qui n'est d'ailleurs que la reproduction d'une idée grecque (voir Oayis,» VI. ao8). est employée par les Pères de TKglise, et se rencontre souvent en ancien français appliquée aux pauvres: h met Dieu (voir p* ex. Rommia , IV, 890 , v. 116). ^*' Voir maintenant Tédition A'AnieU lis Carthage par M. Alton (Tübingen, 1890). V. 1 1093-1 i5o5. '^' Vne anecdote racontée dans Jean d*Avetnes (p. 68) nous montre un piè^e semblable tendu à Saladin lui-même; mais il est mieux sur ses gardes : ayant reçu la capitulation d'un cbateau près de Sur où ne se trouvaient que des femmes, il y dine avec les dames du château en compagnie d'une jeune damoiselle , « laquelle cuida convertir Salbadin par une manière bien couverte; car elle Irencha par deux

fois du pain qu'elle engrassa de char de porc et elle le mist devant Salhadin,
qui mie n'en menga et qui ne fist que rire sans dire auitre choses (m. 1⁵⁷¹
« fol. 19^v*). ') Wilhelmî Parti de Neaburgh l'hs> loria rer. angi , éd.
lianiiltoif (l/Oiylon . 1 856) . t. II . p. 1 58 ; Etienne de Bomrhon, éd.
Leroy de la Marche. S 48i. '•' Voir (f. Paris. La parabole det trois

M 14) c[^]illi au xui[^] siècle p^çir le timeur autrichien Jans Ėneiikei ou Ėnikel met le sultan plus directement en scène : « Quand il fut près de mourir, il se demanda longtemps à quel Dieu il remettrait le sort de son âme, k celui des juifs, des musulmans ou des chrétiens : lequel était le plus puissant? Dans le doute, il voulut se les concilier tous les trois. Gomme il possédait une table faite d'uji énorme .saphir, il la fit briser en trois morceaux^{^^}, et en fit porter un à la principale synagogue, église et mosquée de Jérusalem, après quoi il mourut ^{^^}. » Nous n'avons là en somme qu'une assez grossière spéculation, comme on 'en attribue à plus d'un barbare soi[^]isant converti au christianisme^{^*^}; mais le conte est encore impartial, comme celui des trois anneaux dans sa première forme. Les narrateurs chrétiens. n^ç .devaient naturellement pas s^{*}en tenir là; déjà dans la Chronique d'autre mer, compilation du xiu^{*} siècle dont j'indi-^{*} querai plus loin les divers éléments, la balance penche du côté de la religion chrétienne ; « Ançois que il morust, manda il le califfe de Baudas et le patriarche de Jeinisalem et des plus sages juïs c^{*}om pot trover en la tiere de Jérusalem; car il voloit savoir por voir la quele lois estôit la meillors. Âssés desputerent ensamble, et soustenoit cascuns la soie loi por la meillor. Li juï disoient qu'il ne pooit estre que Diex nasquist sans conception de père et de mère et sans engendrement, et tout autretel dist li caliQes; encontre tout çou fu li patriarches, et moult monstra de biaux exemples et de bieles paroles. Quant Salehadins ot oïes les paroles de cascun[^] il dist que il ne se savoit a la quele tenir; dont fist trois parties de l'avoir que il avoit conquesté, si dona as crestiens la meillour, et l'autre as Sarrasins et la tierce as juïs, et si délivra tous ceus qu'il avoit en ses prisons ^{^*^} » Mais la forme de cette anecdote à la fois la plus ingénieuse et la plus favorable au christianisme se trouve dans un recueil latin du xni^{*} siècle, que nous a conservé un précieux manuscrit de Tours, et dont nous devons la connaissance à M. Léopold Delisle. On y raconte , comme dans les versions précédentes , que Saladin , avant de mourir, fit venir le juif, le chrétien et le Sarrasin réputés pour les plus sages de Jérusalem , et demanda à chacun d'eux quelle était la meilleure loi : u La mienne, dit le juif, et si je l'abandonnais je prendrais la loi chréa/iiu?atta7 (Paris, 1 885, extrait delà Aetwe ^{^^} C'est ainsi que, d'après un récit des éludes jaives,i.W). qui doit être authentique, RoUon en ^{^^}) Ce trait rappelle!' histoire du perron mourant fit à la fois dire des messes et. d'émeraude racontée plus haut d'après sacrifier des chevaux à Thor, pour

être Jean d'Avesnes, bien sûr de ne pas manquer le vrai Dieu. ^*^
VonderHagen, Gcjrmmm/afcenffffacr, ^*^ Ms. fr. 770, fol. a5a ; ia2o3, t. m.
fol. 4A; ailaio (non paginé], fol. 64

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

•-<•«•{ 15 julienne, qui en descend. — La mienne, dit le Sarrasin, et si je i*abandonnais je prendrais la loi chrétienne, dont elle descend. — La mienne, dit le chrétien, et à aucun prix je ne Tabandonnerais pour une autre. » Alors il dit: « Ces deux-ià, s*il abandonnaient leur loi, s'accorderaient à accepter celie-ci ; celui-ci n*en accepterait jamais d autre que la sienne : je la juge la meilleure et je la choisis ^^^ » Les deux tendances que nous venons de constater, lune qui fait de Saladin le porte -parole de certaines satires contre TEglise^ Tautre qui le montre inclinant vers le christianisme, se réunissent dans un conte de Busone da Gubbio qui se rapporte aux voyages du sultan en Europe : en voyant la convoitise des prêtres, notamment du pape et des cardinaux , il s'écrie que la religion chrétienne est visiblement la meilleure de toutes, puisque le Seigneur des chrétiens est assez patient et miséricordieiuL pour supporter de pareilles oflenses, ce que ne ferait certainement pas le Seigneur des auti^es lois^^^ Nous avons là le premier linéament, fort gauchement tracé, de ladmirable et mordante nouvelle du juif Abraham dans Boccace et de sa conversion imprévue à la suite de son voyage à ^ome '^^K Quoi qu'il en soit , pour un motif ou pour un autre , on* crut volontiers que Saladin avait été persuadé dans son cœur de la vérité du christianisme et même qu'il avait reçu le baptême. Le manuscrit latin qui a été cité tout à Theure le rapporte, en ajoutant a^ diâtur, comme conclusion de sa consultation in extremU^^ On se contenta ailleurs d'imaginer qu'il avait dû, h cause de la présence des siens, se borner à une sorte de simulacre dont la vertu n'aurait peut-être pas paru suflisante à un théologien : « Une chose fist a la mort , dit le prétendu oncle de Saladin dans les Récits da ménestrel de Reims, qui moût nous ennuia; car quant il fu si apressez qu'il vil bien que mourir le convenoit , si demanda plein (*^ Mb. de Toun^aoS , dtë pu* M. Lecoy de la Marche (Et. de Bourbon , p. 64). i'> Busone da Gobbio, L' Avitentaroso CiciUano, p. 46 1. t^^ Decmm., Giom» 1, not. 3. ^*^ D*après M. Lecoy de la Marche, cette tradition semble reposer sar un passage de la vie de saint François d'Assise : i Ce saint aurait envoyé au prince sarrasin deux religieux de son ordre, qui Tauraient converti. • Mais le fait est censé se passer en >aiQ, et il s'agit du sultan AlKamil et non de Saladin. CVst saint François lui-même qui va trouver le sultan dans YEraclet dont le récit, rapporté à tort à Sidadin « a passé dans Busone da GtMio, dans les Ftoretti di son Francesco, et dans les Conti di

anfreki covaheri. — Un de ces Conti (Fioravanti « p. > i) rapporte un exemple de la tolérance et de r humanité de Saladin ^ à l'endroit de frères qui sont venus le troirrer pom^ le convertir. D'après Bu* sone da (lublno (Fioraventi, p« 27 K il fit an moins baptiser son fils et pnt le comte d'Artois pour parrain de l'enfant.

bacin d'iaue. Et maintenant li courut uns variez aporter en un bacin d'argent, et li mist a la main senestre. Et Saiehadins se fist drecier en son séant, et fist de sa main destre croiz par deseure Tiaue, et toucha en quatre lieus sour le bacin, et dist : Autant a de ci jasques ci comme de ci jasques ci. Ce dist il pour qu'on ne se perceüst. Et puis reversa Tiaue sour son chief et sour son cors, et dist entre denz trois moz en françois que nous nentendimes pas, mais bien sembla, autant comme j'en vi, qu'il se bautizast^{^*}. »

III Les talents de Saladin, ses succès, ses grandes qualités personnelles frappèrent d'une naturelle admiration les croisés de France et d'Angleterre qui, à la suite de Philippe et de Richard, étaient venus le combattre en Syrie; la tolérance dont il fit preuve, en général, envers les

(^^^ Ce conte se retrouve dans Jean le Long (Pertz, SS., XXV, 8a), dans Jean d'Avesnes (où Tacte de Saladin est précédé de la dispute, racontée cidessus, qu'il institue entre le plus sage juif, le plus sage chrétien et le plus sage païen qu'on peut trouver), et dans Busone da Gubbio. La légende s'était peut-être d'abord attachée à un sultan d'Iconium, ami des chrétiens, mort en 1319, dont Jacques de Vitri dit qu'on croit qu'il fut baptisé (voir A A, SS, OcL, 11, 616). — A la mort de Saladin se rapporte une autre histoire bien souvent racontée, mais qui n'a pas proprement un caractère religieux, celle du linceul qu'il aurait fait promener dans les villes de son empire, porté par un homme qui criait : « Voilà tout ce que le grand Saladin emportera de ses richesses ! » Elle se trouve notamment dans Jacques de Vitri, d'où elle a passé au manuscrit de Tours et à Etienne de Bourbon (S 60 et la note), dans le Ménestrel de Reims (§ 198), dans un sermon prêché au xiii^e siècle par Henri de Provins (Hist. UtL de la Fr., XXVI, 4-3 1) et dans deux sermons anonymes du xui^e siècle que m'indique M. Hauréau (mss. lat. 14593, fol. 69; 14951, fol. 98), dans une compilation italienne in^e intitulée Corona de' Monaci (Fioravanti, p. 40), dans Busone da Gubbio (Fioravanti, p. 48). Dans une variante que me signale M. Hauréau (ms. lat. 15908, part. II, pi. 43) « c'est son corps même que Saladin fait ainsi promener après sa mort. Comme l'a remarqué M. Hauréau [Hist. lut. de la Fr., 1. c), Voltaire a reproduit cette anecdote comme historique dans Y Essai sur les mœurs. Cette proclamation symbolique de la vanité des choses humaines et de leur néant devant la puissance et l'éternité divines présente d'ailleurs, à la différence des contes rapportés jusqu'ici, un caractère vraiment oriental, et l'histoire a sans doute une source arabe. — Notons enfin que dans un

sermon de Gérard de Liège , dont je dois encore l'indication à l'amitié de M. Hauréau (ms. lat. 16433, fol. 3i), l'apologue en action dont La Fontaine a fait Le Vieillard et ses Errants est mis sur le compte de Saladin mourant. Les Tartares le racontent d'ailleurs de leur Djinghis-Khan (voir La Fontaine, éd. H. Régnier, I, 335).

The text on this page is estimated to be only 23.71% accurate

— (1' 1— chrétiens soumis à sa puissance , l'humanité qu'il montra souvent à ceux qu'U avait vaincus", inspirèrent à ses adversaires un respect et mi'inc une sympathie involontaires. C'est pour justifier ces sentiments qu'on avait imaginé de lui attribuer pour la religion chrétienne une inclination qui ttait bien loin de son âme, ardemment et exclusivement musulmane. I>a même tendance a fait naître une fahie plus singulière, d'après lacfuelle le fds d'Ayoub aurait été. au moins en partie, de race chrétienne et française : cela explitpiait son prétendu penchant vers le christianisme et ses égards pour les Francs, en même temps que cela permettait à ceux-ci du revendiquer une certaine part dans l'honneur de ses exploits et de ses vertus. Cette fable paraît avoir existé sous deux formes différentes, aussi fantastiques l'une que l'autre, et qui ne se rencontrent d'ailleurs que dans des ouvrages d'un caractère tout romanesque et populaire. Mlles ont cela de commun qu'elles rattachent l'illustre sultan k la famille des comtes de Pontieu, par l'intermédiaire d'une femme transportée presque miraculeusement dans un pays sarrasin et mariée à un Sarrasin; elles diflèrent d'ailleurs dans tout le reste, ce qui nous porte h croire qu'elles se sont édifiées indépendamment sur cette simple donnée, dont il nous est impossible de déterminer l'origine. La moins connue et la plus récente se trouve dans le grand poème du xiv* siècle dont il a été parié plus haut. D'après ce poème, une • dame de Pontieu ■ , au moment où elle allait épouser un fabuleux Ėsmeré, cousin de Godefroi de Bouillon, est mise en mer à la suite d'une échaulFourée et transportée par les vents de Nimaje (Nimègue) à Dabylone [!], oïi le sultan Saladin la recueille, l'épouse et en a un fils appelé comme lui, qui n'est autre que le célèbre conquérant'-. Plus tard, Jean de Pon-' tieu, frère de la sultane, étant tombé dans les mains de Saladin, celui-ci, qui sait être son neveu, le traite avec de grands égards et en fait son ami; dans la suite du poème, la parenté de Saladin avec le comte de Pontieu est souvent rappelée, et, lors de son voyage en France dont nous reparierons, donne lieu à divers incidents'-. Le chroniqueur Jean " Il laut surtoat rappeler la conduite bairaiw pas notre romancier. C'est ainsi Ion île la prise de Jëruûlem. qoi frappa an'on l'a va plus haut identiQer Elugoes d'aatant plus les esprits qu'elle tranchait de Tabarie avec l'amiral Dodekin, on avec Ici procédés snivii en pareille oc- des héros sarrasins de la première croicnrrence tant par les miuabiuns que sade. par les chrétiens. Dans d'antrai

circon- *" Le voyage aventureux de b dame stances, il est vrai, il le montra aussi de PontJea et son mariage à Babylonc cmelet aussi vindicatif qu'il
ëlaİtd'uaa^ sont racontés dans lludâu'ut de Seboure de l'être de son temps.
(t. [n. 68. 7a). La rencontre de Saladin '" La chrootJogie . on le voit . n'eni-
avec Jean de fontiea et les antres traita

The text on this page is estimated to be only 15.19% accurate

— ic Long ou Jean d'Ypres, abbé de Saint-Bertin[^] qui écrivait vers j Syo, n a pas craint d'ajouter aux renseignements qu'il ramassait de côté et d'autre sur Saiadin cette singulière introduction, empruntée soit à noire poème, soit au cgnte qui lui avait servi de source : Saladinus Torchis[^] sei de maire Gallica Pontiva^{^^} K C'est d'une autre façon, et beaucoup plus lointaine, que l'origine française de Saiadin est présentée dans le petit roman en prose du xiii^e siècle connu sous le titre de Voya[^] outre mer de la cour de Pontica, ou, moins exactement, de La Com[^]tesse de Pondea. Ce roman a sans doute existé à part, et nous en avons au moins une copie isolée (^{^^}; mais il a été de bonne heure intégré dans une composition plus étendue, que j'ai déjà eu l'occasion de mentionner plus d'une fois, et qu'on désigne sous le nom de Chronique d'outre mer, C «&t une compilation qu'on ne peut remonter au delà du milieu du xiii^e siècle» Elle nous a été conservée dans trois manuscrits de notre grande Bibliothèque, les n^o 770 (anc. 71 SB^{***}), 12203 (anc. suppl. fr. 155) et ali[^] 10[^] anc. Sorb. 397) des manuscrits français ^{^^} K Le fonds de cette compilation est formé par l'ouvrage antérieur qu'on désigne, depuis l'édition qu'en a donnée M. de Mas Latrie, sous le nom de Chronique d'Ernoul, et dont il serait trop long d'étudier ici les éléments et les rapports avec la grande œuvre composite, vulgairement regardée comme la continuation de «Guillaume de Tyr, qui remplit le deuxième volume du recueil des Historiens occidentaux des croisades. La Chronique d'outre mer de nos trois manuscrits reproduit d'abord le texte d'Ernoul mais offre beaucoup plus de variantes que les manuscrits qui se rapportent à leur parenté se trouvent dans Jean d'Avenda, et sont annoncés dans Baudouin de Sebaure (t. I, p. 81; t. n, p. 155). ^{•^} jVoii. Gemi., SS., t. XXV, p. 818. ^{^*}» Ms. B. N. fr. 3546a (anc. N. D. 37a), fol. nob. ^{^^^} C'est par erreur que Y Histoire littéraire de la France (t. XXI [^] p. 679) donne cette chronique comme contenue dans les trois mss. fr. 770, 781 et 12203. Le ms. 781 (anc. 7188[^]) est un simple texte de la « (Chronique d'Ernoul » : c'est 1^e nis. E de M. de Mas Latrie (Ernoul, p. XXXIX]. Il en est de même du ms. de Berne 340 (mentionné également par IHLit. lin., p. 683), le H de M. de Mas Latrie. Dans son Essai de classification des continuations de Guillaume de Tyr (qui a été l'édition d'Ernoul), M. de Mas Latrie a pu juger qu'il appartenait (xxxix et p. 485) du ms. 770, mais il ne mentionne pas les mss. 12203 et

24310. P. Riant, dans son Inventaire sommaire des manuscrits de VEracles [Archives de F Orient latin, I, 249-356), a réuni avec raison nos trots inanuscrits dans un groupe à part; mais le titpe (|u'il leur donne, £5toires d'Oaltremer ei de la naissance de Salehadin ,ne ie«r convient pas , Tliîstoive de la naiManoe de Saiadin étaat étrangère à la forme primitive et n'étant racontée «pte :dans le nmiaa du Voyage da aomte de Pontieu^ l^nel «st simplement interpolé dans la 'Chroniqme d'outre mer (voir plus loua).

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

scrits ordinaires. La fidélité au texte d'Ernoui devient peu à peu moins grande, sans cesser d'être réelle; mais bientôt s'intercale un récit étranger, dont la source est difficile à deviner et dont l'intérêt est des plus minces, et qui continue longtemps à se mêler à la narration empruntée à Ernoul. Il s'agit d'une prétendue guerre de Saladin contre Gaiacienne, « dame de Turquie », son frère Renier de Goine et ses alliés le « calife de Baudas » et le roi Corlin de Nubie; dans ce long récit d'allure historique, qui n'a ni l'attrait du roman ni le mérite d'une authenticité quelconque, nous voyons figurer les deux fils de Saladin et à leur tête Lycoredis, dont l'auteur nous dit expressément : « Ce fut Lycoredis dont on parla tant au siècle, mais les chrétiens faisaient Conandin » Il s'agit donc de Malek-Moadam ou Coradin (Cilmeris-Eddin), (ils de Malek-Adel ou Saphadin, par conséquent neveu et non fils de Saladin), et qui n'était pas né sans doute à l'époque où notre auteur lui prête de fabuleux exploits. A partir de ce moment d'ailleurs, la Chronique d'outre-mer s'éloigne beaucoup du texte d'Ernoui, dont elle semble un résumé fait de mémoire; elle brouille de la façon la plus inextricable les faits historiques, surtout ceux qui touchent à l'Occident, déjà fort défigurés dans son modèle, et elle rappelle par endroits le ton du Ménestrel de Reims bien plus que celui d'un chroniqueur sérieux. Quoiqu'elle ne se termine pas à la mort de Saladin, et poursuive jusque vers l'an 1184 son récit incohérent et parfois incompréhensible, c'est bien l'histoire de Saladin qui fait le centre de tout l'ouvrage, comme le montre l'explication de deux des trois manuscrits (1203 et 1204) : Saladins fine cki. Mais il ne faut pas espérer y trouver de contributions utiles au sujet qui nous occupe présentement : sans l'histoire des débuts du sultan, empruntée à Ernoul, et les deux anecdotes, d'ailleurs librement racontées, relatives à sa mort, que nous avons mentionnées précédemment, il n'y a dans cet ouvrage rien qui puisse intéresser ni l'histoire. Ms. 1303, fol. a/td. Il emploie, en parlant de lui, des expressions réellement appliquées à Coradin dans le texte (Ju'il suit : « Lycoredis fut estoit et de put aïre et moult haoit cresl iens » (Kronik, p. 105) ; « Cil Lyc'oradis estoit mont fel et tant baït crestienté pea patnespooit veï crestiens » (ms. 1203, fol. 34d). Il semblerait parfois remonter à un manuscrit meilleur que les nôtres. M. de Mas Latrie n'indique pas de variante pour le passage d'Ernouil (p. 114) qui fait de Cierard de Ridefort, plus tard maître du Temple, un clerc de

Flandres ; mais il faut certainement lire chevalier, et c'est ce que donne notre chronique (cf. Hist. oec. dfg croisftdêi, t. H, p. 5o.) (lA et là peoft-ère il y aurait , mau avec une grande prudence, à glaner dans la (.hronique (fouirp mer quelque dôlnil anlliontique *|uî ne se trouve pas dans les autn»s mnmi«rrits. '*' (^ ^ dessus. p. là» 3.

réelle , ni Thisloire légendaire ou romantique. La version en prose de Y Ordre de chevalerie, que lun des manuscrits de la Chronique (770) a le mérite de nous avoir conservée , n'en faisait pas originairement partie. Il en est certainement de même du roman du Voyage da comte de Ponr tiea, qui se trouve dans deux manuscrits (770 et i2!2o3), mais qui mancpie dans le troisième (24210), le plus récent, mais le plus fidèle des trois. Des amateurs ont inséré après coup dans des copies de la Chronique d'outre mer et ce conte et ce roman. Le roman est intéressant en lui-mcme, mais il n a avec Saladin quun rapport très éloigné. Un chevalier appelé Thibaud, seigneur de Domart en Pontieu et neveu du comte de Saint-Pol, a épousé la fille d'un comte de Pontieu (ni le père ni la fille ne sont nommés). Après cinq ans passés dans une union heureuse , mais stérile , les deux époux se décident à aller en pèlerinage à Saint-Jacques pour obtenir la postérité qu'ils souhaitent. En traversant une forêt, où ils se trouvent séparés de leur suite, ils sont attaqués par des brigands qui les dépouillent, garrottent Thibaud et violent sa femme sous ses yeux. Les brigands partis, il appelle sa femme pour le délivrer. « La dame ala celé part ou mesure Thiebaus gisoit , et vit une espee gésir ariere, qui f u a im des larons qui ocis fu. Ele la prist, et vint envers son seigneur, plaine de grant ire et de mauvaise volenté qui li iert venue, car ele doutoit moût qu'il ne l'en seüst mal gré de chou que il l'avoit ensi veüe, et qu'il ne li reprouvast en aucun lans et li mesist devant chou que avenu li estoit; si dist : Sire , je vous deliverrai ja. Lors haucha l'espee et vint vers son seigneur et le cuida ferir par mi le cors ; et quant il vit le coup venir, si le douta moût si tressailli si durement que les mains et li doi li furent desserré, et ele le feri si que ele le blecha un poi et coupa les corioies de coi il estoit loiiés. Et quant il senti les loiiens laskier, il sacha à lui et rompi les corioies, et sailli sus en pies, et dist : Dame, se Diu plaist, vous ne m'ochirés meshai! Et ele dist : Chertés , sire , chepoise moi! » Le comte achève son pèlerinage sans reparler à sa femme de cette étrange aventure, « et l'en mena en son païs a ausi grant joie et a ausi grant honneur comme il l'en avoit amenée , fors de gésir o li ». Mais il se trouve obligé , malgré sa résistance , de raconter l'histoire à son beau-père, le comte de Pontieu, et la jeune femme, interrogée, non seulement reconnaît l'entière vérité du récit, mais répète : « Encore me poise il que je ne l'ochis, » Le comte, moins indulgent que son gendre, inflige à sa lille un cruel châtiment. Se trouvant un jour à Rue, il l'emmène en mer, avec son mari, dans un bateau où il a fait

porter un tonneau, du feu et de la poix. Une fois en pleine mer, il la fait entrer dans le tonneau, qu'on bouche et qu'on lute soigneusement,

« et il le lance dans les flots en s*écrivant : ^Je te comntani aa vent et as ondes 1 9 Des marchands flamands qui allaient au pays des Sarrasins pèchent le tonneau et ne sont pas peu surpris d y trouver une belle jeune femme près d^expirer; ils lemmènent à Aumarie^^ et en font pn'^sent au Soudan du lieu. Celui-ci la devine de haute naissance , bien qu*eHo cache obstinément son nom et son origine, s éprend deile et lui demande de renier le christianisme et de devenir sa femme. « Ele vit bien kc mius li venoit a faire par amours ke par forche, si li manda k'e ele le feroit volentiers. » Elle Tépouse donc, et en a bientôt une fille, et plus tard un fils. — Cependant le comte de Pontieu, son fils et son gendre vivaient dans la douleur, et le premier se repentait de sa cruauté. Tous trois se croisent, et au retour de Terre-Sainte un naufrage les jette à Aumaric. Le Soudan les fait mettre en prison, et comme, un jour de fête, ses archers, suivant Tusage, lui demandent un chrétien pour leur servir de cible, il fait extraire de son cachot ie comte de Pontieu. La femme du Soudan, quand elle le voit, se sent cmue; elle Tinterroge à part, et, reconnaissant que cest bien son père, comme elle lavait soupçonna, obtient du Soudan, sans ie nommer, quon iVpargne et quon le lui laisse pour s entretenir en français avec elle; elle en fait autant pour son premier mari et son frère. Un jour elle les adjure de dire toute la vérité et leur demande ce qu est devenue celle qu ils lui ont dit avoir été la femme de lun, la fille et la sœur des autres. Le comte de Pontieu lui raconté toute Thistoire dans les termes mêmes où fauteur Ta déjà dite. Quand elle entend le récit du crime qu a voulu commettre la femme de Thibaud, elle s*écrit, comme si son sentiment de pudeur féminine suQisait à lui faire comprendre faction inspirée à une autre femme par ce sentimeit : « Ua! sire, bien sai par coi ele le vaut faire. — Dame, par coi? — Chertés, fait ele, por ta gnmt honte que il avoit veu que ele avoit soferte et receàe devant lai. Quant mesires Thiebaus foi, si commenche a plourer moût tenrement et dit: Halos! qael coape i avoit fie? Ja por ékôa pioar semblant ne l'en eusse fait, car ckefa mal gré sien. — Sire, fait la dame, che ne caidoU ele pas^^. s Le comte de Pontieu et Thibairl ne doutent pas d*ailleurs que leur fille et femme ne soit morte. « Mais, dit la sultane, seriez-vous contents d'apprendre qu'elle vit encore* i^» Tout ^^ Aumarie est la forme française da font fait d*autres roncion du movpn nom de la ville d*Almeria en Espagne, Age. qui fnt longtemps le siège d*an royaume (*' Je modifie quelque peu le teite more. H est probable que notre conteur

de réJition Moland et <l*llôric.uilt à emploie ici ie nom d*i4 amarre sans
savoir faide de celui de Méon (\oir h note an juste ce qu*il représente,
comme suivante).

The text on this page is estimated to be only 21.13% accurate

(22) assurent que rien ne saurait leur causer plus de joie. « Quant la dame ot oïes lor {Kuroks, si li atendri il cuers, si loa Diu et eu rendi grâces a iuî, et lor dist : Or gardés k'il ni aitfeintise en vos paroles. Ei il responctirent et dirent : Dame^ non a il La dame commencha moût tenrenient a pleurer, et lor dist : «Sire, or poés vous bien dire ke vous estes mes pères ^ et je sui vastrefille ychele dont vo&s presistes si criÊel jasiiehe ; et voas^ messireê Thiebaa Sf estes mes sires et mes barons; et vous, sire valières^ estes mes frères, » Cette scène ne manque assurément pas de pathétique dans rextrême simplicité de sa forme; elle rappelle involontairement le dialogue de Joseph avec ses frères en Egypte, et a valu en grande partie à notre récit rintérêt qu'il n'a cessé d'exciter depuis qu'on la remis au jour. — Quelque temps après, la dame trouve moyen de s'évader avec les sien» (^n emmenant le fils qu'elle a eu du soudan; elle se fait absoudre à Rome, où elle revient à la foi chrétienne et renouvelle son mariage, et tous retournent en Pontieu. Plus tard le fils du soudan d'Aumarie, cpi'on a baptisé sous le nom de Guillaume, épouse lu fiUe de Raoul de Préam, puissant baron normand, et devient seigneur de Préaux; le fils du comte de Pontieu meurt jeune, et les deux fils que Thibaud a eus de sa femme depuis leur réunion héritent par la suite l'un du comté de Pontieu, l'autre du comté de Saint-PoL Cependant la fiUe du soudan était restée auprès (le son père : « Elle crut en grant biauté et moût devint sage, et fut apielee la Bêle Caitive, por chou que sa mère i'avoit laissiee ensî comme vous avès 01. » Elle épouse « un Turc moût vaillant »,• appelé Malakin de Baudas, qui l'emène dans son pays, et « de chele dame ki lu apieiee Bêle Caitive fu^ee la mère au courtois Turc Salebadin, qui tant fu preus et sages et conquerans^*^ »• L'histoire extraordinaire de la fille du comte de Pontieu est un des contes du moyen âge qui ont été le plus tôt exhumés et rajeunis. En 1679, Citri de la Guette imprimait, sous le titre d Histoire de la coivfoète da royaume de Jérusalem sur les chrétiens par Saladin , une traduction en français moderne , généralement fort exacte , de la Chronique i outre mer, arekr les deux interpolations de X Ordre de chevalerie et de notre roman ^*^. Cest " Ce roman a élë publié deux fois : par Ntéoi , d*après le ms. fir. !)5d6a , dans le tome I de son \o veaa Recueil de fabUaujp et coûtes, et par MM. Moland et dMIvricault, dans leurs Sonveïles françoises da xni' siècle (i856), d'après les deux uiss. de ia

Chronique d'outre mer qui le contieuent. Bien que le ins. aô^(>3 soit violemment aJ>ré^« il contient parfois des passages qui manquent à fautre rédaction, el une édition critique devrait en tenir compte. ^^^ Le Journal des Savnnts d'alors suspecta la sinoéritë dn liaducteur (d'aièlears anoBvoie) et doata de rexistence du « vieux manuscrit gaulois » qii*il aU^ goait. P. Paris a montré (Mss. Jr,, VI , 1S1; Hist. liu., XX!, 63a) le pea de

The text on this page is estimated to be only 16.30% accurate

dà\ \$ ce livre, iHen probablement, que le commaiideiir de \ ignacourt puisa ridée au moins <)*une partie importante du livide qo^il publia en 17 a 3 en deux volumes : Édèle de Ponthiea, wmveUe historique. Il na jjardé toutefois du vieux récit que bien peu de chose, et a supprimé, à vrai dire , tout ce qui en faisait Toriginalité et même l'intérêt ^^^. Madame de Gomez a été mieux inspirée dans sa Princesse de PontAîea, qu'elle inséra dans ses Joarfiées anuuOMies^ : sauf quelques légères modifications, elle a suivi l'ancien conte , qu'elle connaissait sûrement par le livre de Citri de la Gnette^ H nen re\$ti^ au contraire, à peu près rien dans k tragédie de La Place, Adèle, comtette de Ponthiea, Èuble imitation de Zaire, représentée en 1 767 ^^^ quant à l'opéra de Saint-Marc, Adèle de Pimthieu^ joué en 1 776 et deux fois mis en musique, il n'a absolument de commun avec les œuvres précédentes que le nom de l'héroïne. Ce nom mérite de bous arrêtox im instant, parce qu'il a induit à des concluMONs singulières sur le roman qui nous occupe. L'héroïne du roman est anonyme dans l'œuvre originale; elle Test restée chez Citri de la Gnette et chec Madame de Gomez, qui en a fait seulement une princesse. C est, à ce qu'il semble, le commandeur de \ ignacourt qui a eu l'idée de lui donner le ïïomd' Édèle, cjuc La Place lui a emprunte en le changeant en Adèle : ces deux noms ne sont que la variante l'un de l'autre , et ils étaient au xvni* siècle aussi peu nûiès lun que l'autre. On trouve dans ia famille des comtes de Pontieu une Adela, fiUe de Jean II et mariée à Thomas de Saint-Valeri à la fin du 111* siècle : c'est en parcourant quelque généalogie que Vignacourt sera tombé sur ce nom, l'aura trouvé à son goût et l'aura donné è son héroïne, laissant au mari le surnom de Saint «Vaieri, mais remplaçant le nom de Thomas par lt> fon<icf lient de ces soupçons , souvent reproduits depuis. '*' £<lède, niark'o saos amour a En* guerrand de Sainl-Valery, ctt eolevée par le traître Tbibaud de Guines (<|ui remplace les brigands), mais délivrée à temps par le ildèie Èberard d'Anûfios; elle ne songe pa<i à iuer son mari, et le dégage de dessous son cl»evai, qui en tombant l avait immobilMÔ. Mais Ènguemiad la fonp^onne , et son |>ère Tabondonne en geioe nier dans un bateaa saaa agrès, [le est rencontrée par Èberard , <|ui ia ranène à terre. Pendant ce temps En* guerrand et Thonuis se livreol un ei>nibat singulier; ils ae tuent l'un i'aulre, et Édèle épouse Kberard. Il ne se peut rien de pbu absurde. Lie ronism de Vignacouri e^t résumé dans k Bibliotlièque des rtuMMi (juillet

1778). " On «a trouve on rësamé dan^ i» BMOihèquedtsromans (décembre 1776). >') Iniprifliée à Paris en 1 768. Tout a disparu du récit priniitif, sauf ie trait d*un mari captif des SarraHins et qui retrouve sa femme aimée d'un tultm. La Place a pria k Vignacourt l'enlèvement de rbéroine par ua rival : c'est ce rival qui emmène Advie en aMr ■udaiTé elle , et c*est lui (|ue ia vertueuse Adèle poignarde de ses mains an dernier ocie.

nom plus distingué aEnguerrand. La tragédie de La Place, qui eut du succès, consacra le nom d'Adèle de Pontieu (substitué par lui à Édèle)[^] et quand on constata qu'il y avait eu en effet une Adela dans la famille de Pontieu, on crut avoir trouvé la preuve que le vieux roman n'était pas sans fondement historique, et, suivant le procédé habituel en pareil cas, on chercha à retrouver ce fondement en éliminant du récit ce qui (Mait trop évidemment merveilleux et invraisemblable. Louandre, dans son Histoire d'Abbeville, après avoir mentionné Adèle, fille de Jean II de Pontieu et épouse de Thomas de Saint-Valeri, ajoute : a Ce fut cette jeune et belle princesse que des brigands outragèrent et que Jean fit précipiter dans les flots, croyant effacer ainsi Taffront fait à son sang^{^^} Cotte aventure, telle que nous la connaissons, s est altérée sans doute, et la fiction , comme dans la tragique histoire de la dame de Coucy ^{^^} y tient plus déplace que la réalité. Quoi qu'il en soit, Adèle est restée dans le Ponthieu Théroïne dune tradition célèbre ^{^^} Le souvenir de son infortune, après avoir inspiré les trouvères du moyen âge<*\ a fourni le sujet d'opéras, de tragédies et de poèmes aux versificateurs modernes ^{^^} » Louandre aurait dû se rappeler que le roman fait de la fille du comte de Pontieu la bisaïeule de Saladin : elle aïu*ait donc dû naître vers i070^{^^} tandis qu Aie (cest la vraie forme française A' Adela) de Pontieu naquit vers 1 1 60 ; on ne trouve d ailleurs, bien entendu, dans Thistoire aucune trace d(î laventure tragique attribuée ici à la femme de Thomas de SaintValeri. Cela n a pas empêché les derniers éditeurs du roman du xiii* siècle de dire, en citant Louandre, que « tout n est pas fictif dans les aventures de notre héroïne », et quelle a existé « sous le nom d'Adèle de Ponthieu, femme de Thomas de Saint -Valéry, et fille de Jean I de Ponthieu, pen^{^^} Louandre omet la vraie raison que donne le roman pour la sévérité du comte de Pontieu : la tentative de meurtre de la jeune femme sur son mari. ^{^^} H veut dire la dame de Fayel, censée aimée per le châtelain de Couci, la Gabrielle ae Vergy du xvin* siècle (voir JJist. liit. de la France, t. XXIX, p. 35a-3ç|o). ^{^^} Toujours5 la fameuse « tradition • , aussi imaginaire ici que dans mille autres cas. ^{^^} Il n'y a aucune mention de cette histoire dans les f trouvères du moven âge • , en dehors de notre conte en prose. ^{^^} F.-C. Louandre, Histoire d'Abbéville (i844), l. 1, p. i4i. — Je ne connais pas plus de poèmes sur ce sujet à Tépoque moderne qu*au moyen âge. U ny a, au moins à ma connaissance, qu^une tragédie , celle de La Place , qui , comme on Fa vu , n*a presque rien conservé du récit, et un

opéra, celui de Saint-Marc, qui ne le rappelle absolument que par le nom donné à l'héroïne. ^*) Citri de la Guette avait judicieusement mis en marge du passage de sa traduction où il est parlé des aventures de la fille du comte de Pontieu : « Sous le règne de Philippe premier ■.

dant la seconde moitié du xii^e siècle^{^^} ». Hélas ! inême son
 existence , en tant que fille unique d'un comte de Pontieu^{^^} mariée à un
 Thibaud de Domart[^] na pas plus de réalité que ses infortunes, ou que
 l'introduction de ses trois fils dans les listes généalogiques des maisons de
 Pontieu, de Saint -Pol et de Préaux : les braves Guillaume, Jean et Pierre de
 Préaux, ces fidèles compagnons de Richard, qui combattirent si
 vaillamment Saladin, ne se doutaient guère qu'ils étaient ses cousins et
 qu'ils avaient pour aïeul le fils du Soudan d'Aumaric ! Notre roman nous
 présente probablement, suivant un phénomène bien connu, l'application
 d'un conte populaire à une donnée légendaire dont il était d'ailleurs
 indépendant. On croyait, sans que nous sachions comment cette créance
 était née, que la fille d'un comte de Pontieu avait épousé un des aïeux de
 Saladin : on chercha à imaginer par quelles aventures elle avait pu être
 transportée en païenie et se résoudre à épouser un Sarrasin. On se servit
 d'un conte fort émouvant, appartenant à un groupe de récits très répandus au
 moyen âge, qui ont pour but de démontrer que les hommes s'arrogent à tort
 le droit de juger et de condamner les fautes de leurs semblables, et que la
 miséricorde divine confond souvent par des prodiges la prétendue justice
 humaine. Nous possédons une variante assez belle, quoique tardive (xiv^e
 siècle), du thème auquel semble appartenir le conte de la bisaïeule de
 Saladin : c'est le DU des annelets. La faute de la femme est ici différente,
 plus grave en réalité, bien qu'elle ne soit aussi qu'intentionnelle : partie avec
 son mari du Boulonnais, comme notre héroïne du Pontieu, pour le
 pèlerinage de Saint- Jacques, elle se laisse entraîner, presque malgré elle va
 suivre dans un château écarté un chevalier qui a rencontré les voyageurs et
 s'est joint à eux ; comme son mari les surprend , elle soutient faudacieux
 mensonge de son complice (qui ne Test pas encore de fait), en assurant que
 c'est lui qui est le mari et que l'autre est un intrus. Un combat judiciaire a
 lieu entre les deux rivaux, et déjà le repentir le plus sincère et le plus
 profond s'est emparé du cœur de la pauvre femme, qui ne tremble que pour
 son époux. Vainqueur, il la ramène dans leur pays, et là, conroquant tous ses
 parents et amis, il leur raconte l'aven^{^^} Nouvelles françoUes ia xm^e tiède,
 mari comme on lit dans le Trésor de chrop. xxxvn. mohgie de M. de Mas
 Latrie, ool. 1 663) ; *) Jean de Pontiea eut au moins une cela prouve
 seulement que fauteur du autre fille et d^{ux}fiis,dont fainé, Guil> roman, qui
 était natif de Picardie ou iaume, lui succéda. d'Artois, savait quuii sei^{^^}neur

de Do^^ Thomas de Saint -Valeri était en mart avait épousé la Aille d'un
comte de réalité seigneur de Domart (et non Dam- Pontieu.

The text on this page is estimated to be only 11.47% accurate

— ♦>•(26)k4 — iure saiw en nommflp les personnages^ et leur demande qaei jugement ils pcrteraient sur la coapable qm non seulement a roolu trahir^ mais a renié, son marL Le père der Is daioe dit que , s il ami poanoir soc une telle femme ^ il la briderait ^ et tous se rangent à son avis. Le mari déclare alors qu'il s agit de sa femme, mais qail la. punira de façon à ne pas déshonorer sa ãaimilie. Il lamène à Wissant ^^K et l'abandonne à la mer dans an bateau sans agrès ^^^ Avant de la quitter^ il lui Eût en&ncer dans les doigts dix atnneiets de fer qui lui entrent dan& les ehais, et jette à F eau ranneaa d'or qu'elle tuî a^t doané jadia, en déclarant ^u'il ne s'accordera avec elle que si Dieu le lui reixd. Portée parles flots dans une île déserte , elle j est recueillâe par un eomte d'Espagne qui a pitié d'ette, la trouve belle, lui offre en vain de l'épouser,, et,, stu* sa denuBude, rétsUît aTec àamse bégoinés dans une maison suc le chemin de SeinV J^acques , oà elle pratique envers le» pèlerins les eeEures de miséricorde; On devine qu'au bout de quelque temps on; retrouve dans le corps d'un poisson l'anneau jeté à la. mer,, que ie maari retCFUTne en: Galice poair demander k ssKÊnt Jacques de le réurair à sa femme ^ qu'^ la retrouve,, et que , dès^ qu'il kn a pardonné , les* anneaux de fer qui avaient presque pourri ses> doigts et qu'elle n'avait jamais voulu fidre àter tombent d'euaDmêmes par un miracle de Dieu. Joignez la première partie de cette légende , im peu modifiée ,. à une de ces so&nes de recomiaissanice qui sont firéqaenles dans les contes, et notamment dans les contes du. cycle si riche et si varié de « la femn»e innocente et persécoïkéetMr, et vous aurei à peu près notre, roman,, moin» ies incidentsi et les détails qua su y ajouter avec assea: de bonheur l'invenlio» de celui qui Pa rédigé. Il n'a eu qu^à donner à son héroïne un comte de Pontieii pour père, à la marier tiemp«)rairenien<{ à u» soudan sarrasia et k faire de sa petit&4ille ta mère du; grand Sfidadin poeiir shooter à soa romm un svrccott d'intérêt très apprécié et le rattacher à une légende que l'on eonnaissah vague* ment sans savoir sur quel foodemeirt elle^ s appuyait. Il n est donc pas surprenant que ce roman ait eu du succès. il a passé dans Jeam dA»em4\$, mai» ia rédacteur du iv*" siècle ne s'est pas bonne à raJEeuvrir la lanigue du roma^v du un*' : tout en le suivant exactement pour les faits ^^ il a complètement renouvelé le style dans le goût de ^^^ L- éditeur' cotnprenà h \mt Oaes- plus primitif; le bateau est une attèiuiisent : il » agrl de WissMft, port du Bcxk tioiiw. ' lonnais, jadis très

actif et très cd/èéDre, ^^ Sauf qui il) faiè épouser h fiile delà depui»
longtemp» eneablé. « Belle Chétive » par le soudan dei D«^^ Le trait au
tonneaQ, qui se re> mas, qui eaii a SaïadiEiv en aoute qu*un trouve dans
beaucoup de contes^ parait degsé est suppciznAwËQ oulve^ il ajoute

The text on this page is estimated to be only 13.73% accurate

S9n temps «t a tubstHaé à la flîmplicifeé ub yea sèche ^ viei» réoh «ne liétorique qui, pour n être pas, ^ et ià, dàauée de mérite ^^^, n'en pèdbe pas moins en général par Teinphase^^ et la prolité. CcMoaine on i a déjà vu, rajeuni au kvii* siècle, notre roman jouit au xvjuiSiède d*uae TOgite littéraire cooqmraUe à odle éa Châtelaut de Coaci; mais il devait cette vogue à son intérêt intrinsèque, et non à son rapport avec les origines» de Saiadin , que les renouveleurs avaient même cru devoir suppiMoer ^K IV C*est bien, au contraire, de Saladin faii-même qu'il s'agit dans un groupe de contes qui se rapportent aux voyages qu'il aurait acoonplis moognito en Occident. Ces voyages prétendus ont été Td^jet de divers a^cits, que nous trouvons en France, en Itatte et en Efipegne. En France, ils ne se présentait pas è nous fort anciennement , mais il est très probable , comme nous le verrons , que les narrations italiennes ont eu des sources françabes qui se sontperdues* ÂctueNement nous ne renconlrons une histoire de ce groupe que dans le poème (écrit après 1 3 5 o) dont 6aadottin de Seboare et le Baséôariie BoaUlon sont deux branches ; elle ne nous est même pas parvenue dans la rédaction en vers, mais nous en avons dans Jean d'Avemesimt mbe en prose évidemment fidèle, et les annonces répétées et précises qui en sont faites dans fiatdauÎA et dans le Bastmri ne permettent pas At douter qn*eUe ait figuré dans le poème ^^ Celte au commcacementla longue description d'un tournoi et dans la seconde partie le recît des prauenes aoonmlifis par Thibmid an semée da M«daa. " Ainsi, lora de lacté criminel de la femme de Thiband , l*auteur remarque que son mari • la rcgardott , excusant son inconvenience « et Tamant autant qu oncqoes avoit fait», et quand eNe kii a porté le coup qui devait le tuer et i*a dégagé, il se contente de lui dire avec doucaor : • Bgfretke ta pensm variaUê, ^ jamais ne t'aviegne de procurer la moti à» eelay foi faîme jAui qw ntdle rien du monde, ■ (Louandre , p. 5 1 , 5a.) <*> Voir par exem|rfe Taposi^^he à Phebus, Flolus, Morpheas, Ooeanes, pour leur reprocher de laisser coiimiet> tre le crime odieux qui s'accomplît devant eux. Le ms. iiby (fol. i36 v°) porte comme le texte de Louandre Soius pour JMuê et OetêOfou pour Oomnuï, preuve que leê deux manuacrits de Jean tAvesneâ remontent sans doute à une même copie. ^** Dans le récit de M"* de Gomex , en quittant le sondan d*Almérie. la fugitive ku laisse le fils qu'elle avait eo de loi; on ne dit pas que oe fils «il été TaDcêtre de Sakdm. (*> Voir

Bauiomiu dé SebouK. 1, S3, 6i, 383; il, j55, 39a; le BaHmit. V. 6536 ss. Un passif de Godefme Bomilbn, quoique moins explicite, nous montre que faateur de ce pòme «lisi avait Tintentioa de raconter ie va^fage de Saiadin en France , car il meolionne Chttutmgni (ms. éd. Ckemfoem) «qn

< 28)^^»— histoire, leile qu'elle est présentée ici, est, au moins dans sa première partie, la simple imitation d'une fiction plus ancienne, appartenant au cycle de la première croisade et rapportée à un tout autre personnage que Saladin. La chanson des Enfances Godefroi^ qui, dans sa forme actuelle ^*\ a été rédigée vers 1160, contient un long épisode qui nest rattaché au reste que par un lien ossez lâche, et qui a dû former à forigine un poème isolé , quelque peu antérieur à cette date : c'est le « voyage de Cornumarant ». Cornumarant, roi de Jérusalem (personnage important des anciennes chansons sur la première croisade), ayant entendu une prédiction d'après laquelle le duc Godefroi de Bouillon doit enlever la ville sainte aux Sarrasins, se rend en France, avec un interprète, dans l'intention de connaître la puissance du duc et de le tuer, s'il peut : comment il est reconnu par l'abbé de Saint-Tron , comment il se nomme lui-même à Godefroi et renonce à son projet de meurtre, c'est ce que je n'ai pas à raconter ici. Quant à Saladin, ce n'est pas une prophétie qui l'amène en Occident , c'est simplement le désir de « veoir la noblesse et le maintien des chrestiens^'-^^ » . Il se fait accompagner de son oncle Jean de Pontieu (voir ci-dessus, p. i-j) et de Huon Dodekin, devenu Huon de Tabarie, à qui il doit l'ordre de chevalerie (ci-dessus, p. y, n. 5). Ils débarquent à Brandis, passent par Rome, traversent la Lombardie, et arrivent à Paris : « Deux ou trois jours furent les barons à Paris pour eulx donner joye, et jamais ne leur eust illec anuyé, pour ce que cest ung droit monde^^l » Le roi Philippe n'y était pas, mais ils sont reçus par la reine (elle n'est pas nommée), sur laquelle Saladin fait une vive impression. Nos voyageurs se rendent à Saint-Omer, où est le roi, et Saladin défend victorieusement dans un combat singulier l'innocence injustement accusée d'une jeune fille de la famille des comtes de Pontieu, A Cambrai se donne un tournoi magnifique, dont Saladin remporte le prix , renversant le roi Richard d'Angleterre lui-même. La « largesse » et la « courtoisie » de l'inconnu égalent sa vaillance, et la reine en est de cloche du talon » (v. 22801) , c'est-à-dire le héros d'un épisode qui est en rapport étroit, avec le voyage : c'est au tournoi de Cambrai , dont il sera parlé ci-dessous , que Ghauvigni reçoit une blessure à la jambe qui le rendit boiteux. *** Il n'existe une rédaction remaniquée postérieure d'une quinzaine d'années; elle n'en diffère pas pour cette partie. ^^ Louandre, p. 70. Je suis pour le résumé l'analyse de Louandre, en conférant le texte des passages cités avec celui du ms. 1 2672. Saladin a aussi l'intention de comparer k

religion chrétienne à la musulmane et de choisir la meilleure. ^^ Ici se place l'anecdote des pauvres (ri-dessus, p. 13), qui, avec le scandale que lui causent l'adoration du pape et la confession (ci-dessus, p. 12), décide Saladin à ne pas embrasser le christianisme.

The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate

plus en plus éprise. Elle le lui déclare sans détours et se donne tout librement à lui; il finit même par lui avouer qui il est, ce qui ne la refroidit nullement. Enfin il retourne en Syrie. Mais bientôt il en revient dans de tout autres conditions, avec une flotte immense et dans le dessein de conquérir la France : Huon de Tabarie et Jean de Pontieu n'avaussent à détourner sur l'Angleterre l'invasion menaçante, et l'Angleterre elle-même est sauvée, grâce surtout à la vaillance de chevaliers français. dans un épisode (le Pas Salehadin) sur lequel nous reviendrons plus tard. Bientôt, de retour en Syrie, Saladin y est lui-même attaqué par le roi de France et d'Angleterre. Cette seconde partie du récit ne tient en rien, comme on voit, à la première, qui nous montre le sultan visitant la France par simple curiosité. Ce n'est pas uniquement ce sentiment, c'est aussi la prévision d'une croisade imminente et le désir de se renseigner sur les forces des chrétiens qui poussent Saladin à parcourir le monde dans la plupart des récits italiens. Le plus ancien paraît être celui de Bosone da Gubbio (voir ci-dessus, p. 7), d'ailleurs assez confus. Le roi de France, d'après Bosone, avait été pris par Saladin, avec beaucoup d'autres de ses barons, entre autres le comte Artès; Saladin traite fort bien ce dernier, le met en liberté, et lui annonce qu'il lui fera visite en France. Il se présente en effet chez lui, quelque temps après, sous la robe d'un ermite; puis, déguisé en marchand, il visite l'Europe avec le comte, et critique la prodigalité du roi en regard de l'avarice du pape. Vient ensuite, dans le 1^{er} Nous verrons plus tard, en parlant des amours de Saladin, la suite de cet épisode. Ainsi « une pérégrination ressemble de plus près à celle de Commarant. Il y a même une confusion complète des deux personnages dans le récit de Jacopo della Lana, commentateur de Dante (voir P. Rajna, *Romanzi* VI, 56a) : Saladin, comme le roi de Jérusalem » est sous l'impression d'un « sort »; on lui a prédit que Godefroi de Bouillon le tuerait (on voit la confusion); voulant le prévenir, il se rend à Paris en habit de pèlerin; en chemin il est reconnu par son maître, comme Commarant, et, comme celui-ci, victime d'une sorte de mystification qui lui fait croire Godefroi invincible. Mais Jacopo ajoute à l'histoire un dénouement qui ne se trouve que chez lui : Saladin, au moment où il veut retourner en Syrie, est arrêté et mis dans une prison où il meurt. (On peut le lire, ainsi que les autres nouvelles de l'*Amleto* (Ciciliano, non seulement dans l'édition Nott

(Florence. 1833), mais dans Tintères^{ant} l'Àhro di novellB anùekg traite da
diverti te*ti publié par F.Zambrini (Bologne, 1804). ^{^*} C'est-à-dire le
comle d'Artois (on voit plus tard qu'Arras est ^{^1} n[^]sidence). Y a-t-il là une
vague réininsence de la bataille de MansiHirali, où le roi de France fut
pris et son frère le rom'e d* Artois tué f ^{^*} Ici se pince le discours rapporté
plus baut f p. I r>) sur la longanimité du seigneur des dire tiens.

The text on this page is estimated to be only 19.39% accurate

i-oxuan de Bosane , une autre aventiari dont la scène est en Espagne : un chevalier, Hugues M Moncavo, se montre eovers Saiadki, sans le oon^ fiaître, d'une extrême courtoisie, oe dont le scnidan ie récompensé plus tard , quand Hugues -est tombé entre ses mains s^ès une défaite des chrétiens, en le renvoyant libre dans son pays avec dis autres piisonniers et uu présent de dix mille pièces dW^^. Ces contes, d après IVL Hajna, son! d'origine française, et rien n est en effet plus probable, mais ils se sont singulière^ment altérés par la traai*^ mission orale. Les commentateurs de Dante, cités par MM. Rajna et Fioravanti, nous montrent quau xiv^ siècle cette idée des voyages de Saiadin était fort répandue en Italie : «Questi, diit Jacopo délia Lana, fuè soldano di Babilonia , lo quale fuè sagacissima e savia persona , sapeva tutte ie lingue ^^ e sapeva molto bene trasforznarsi di sua peraona; cercava tutte le province e lutte le terre si de* Cristiani come de' Sara* cini, e sapeva andare si segretamente cbe nulia sua gente ne altri io sapea. » Boccace, dans son commentaire, nous atteste aussi la diffiision de cette tradition : « Credesi che , trasformatosi , gran parte del mondo personalmcQtc cercasse, e massimamente intra* Cristiani, li quali, per la Terra Santa da lui occupata, gli erano capital! nemici. » Il semble bien^ comme on Ta remarqué ^^ que ce dernier men^e de phrase indique que Saiadin explorait le pays des chrétens en vue de se rendgner sur les forces qu'ils pourraient mettre en ligne contre lui. Le même Boceace ie dit expressément dans la beUe histoire de Messer Torelio [Decam, , X, 9) , qui, comme Hugues de Moncaro, se montre d'une courtoisie exquise, à Pavie, envers Saiadin déguisé en marchand, et' en reçoit plus taird une merveilleuse récompensée*^ ; c'était pour voir par lui-même les préparatifs de la croisade, au temps de lempereur Frédéric I", quç Saiadin ^^ Cette ciroonstanoe et le nom de Hugues (Ugo) donné au héros de cette histoire peuvent faire crcnre qu elle nous représente une forme à peine reconnaissable de i*anecdote sur Hugues de TaJbarie. ^^ Boceace remarque aussi, dans la nouvelle citée plus loin, quil pariait •parfaitement latino, c'est-à-dire italien. ^^ Uajna, le. '^^ Le conte en lui-même appartient an cycle du « Retour du mari ». M. Rajna a fort bien montré qu'il y avait un rapport «ossezt étroit entre la version de Boceace et celle crae nous offre un-« mirade » de Césaire o Heisterbach. Quant à Saiadin , il n'a avec l'histoire qu'un rapport tout à fait fortuit , et dû sans doute au bon

plaisir de Boceace. Mais son introduciicm prouve combien l'idée de ses voyages secrets dans les pays chrétiens était familière à tous. On rem-Hrquera en outre qu'il a a sa disposition un « nécromant • qui , sur aes ordres , opère de véritables prodiges : le sage , vniliant et magnifique Saiadin devient ainsi une espèce de 'Saiomon avec pouvoir sur les espnts.

The text on this page is estimated to be only 15.78% accurate

~^>(ai avait eatrepris son voyage dans le t Ponent ». C'était donc en somme on espionnage , et si le Soudan avait été reconnu , il risquait fort de payer cher sa témériié* D le fut cependant une fois^^^ mais imponément, si Ion en croit un autre conteur, espagnol cdui^là, D. Juan Manud, qui écrivait vers le milieu du xvt siècle. Dans la nouvelle L du Conde Lucanor, Patronio raconte à son matire que Saladin s'était épris, en Egypte, dune dame atasai vertueuse que belle, fenune dun de ses principaux chevaliers. Elle lui promet de Técouter quand il aura répondu à cette question : « Quellf» est la meilleure chose qui puisse être dans Thomme , et y devenir la source de toutes les vertus? • Le soudan a beau réfléchir et ch«*cher, il ne trouve pas; ii interroge en vain tous ceux qui rapprochait Alors, déguisé en jongl^ir, acoompagné de deux autres jongleurs, il parcourt le monde, ritaie, la France, demandant partout une réponse qu*tl n obtient pas. Eafin en Espagne U rencontre un chevalier qui le conduit à son père, vieillard très sage ; celuFci avait jadis été prisonnier de Saladin , qui Tavait très bien traité; ii le reconnaît d*afaord, ma» nen fait rien voir publiquement Il répond k la quesliou : la meilleure chose qui puisse être dans un homme, cest la honte [vergùenia)\ puis il prend le soudan à part, et lui dit qu'il k reconnaît, mais quil ne le trahira pas. Saladin revenu en Egypte va trouver la dame et lut donne la réponse du vieillard ; elle lui dit qu'elle est bonne, mais elle lui fait une antre question : « Ne se regarde^t-il pas comme f homme le meilleur qui vive? * H avoue que oui ; elle le conjure alors de réunir k meille&i e chose du monde k Thonime le meilleur du monde , et Sakdin énm change en respectueuse amitié la passion qu'il avait pour eHe^'^. Ce conte, qui, par son esprit et son allure, semble être venu en Es* pagne de Provence, nona amène à parier des amours de SaUdin : il n était pas possible qu'un modèle si achevé de tontes les vertus cheva^* On a vu plus haut (p. ag, n. a) dans Jaopo deUa Lan* «ne outre reconaaisMnce . ci qui eità Its nriias \yth' vues; mais ce n'est, conune je l'ai dit, qu*uae adaptation de l'aveuture de Cornumacant. ^*) Uaeautffahâslotre de Saladin Cfimie k oonle XXV de Patronio; j aurais pu le citer en pariant de la générosité du sultan. Le comte de Rovcna, son priflOMiàer, marie sa fiik , sur le niaria^^e de laquelle oo est venu le consulter en {irison, d'après son conseil; a la suite de «pmi aoa gendre neconnaissaot le délivre» et tous deux reTîenneat dans leur pays combi«'*s des présents de Saladin. y

.(32). Ieresques restât étranger à Tamour. C est ce que remarque expressément l'auteur de la première des Cento novelle antiche: « El Saladino fo si valoroso , largo , cortese signore e d anemo gentiie , che ciascimo ch'ai mondo era en el suo tempo dicea che senza alcun difetto era onne bontà in lui complutamente. » Mais il lui manquait l'amour : Bertran de Born (comment se trouvait-il en relation avec lui?) voulut lui donner cette perfection suprême, et lui indiqua une dame qui était alors la meilleure qui existât, en l'engageant à l'aimer «par amour». Saladin répondit qu'il avait des femmes tant qu'il voulait et qu'il les aimait toutes. Mais le troubadour lui montra que cela n'avait rien de commun avec le véritable amour, l'amour courtois, délicat et raffiné, et lui expliqua ce que c'était. Aussitôt le sultan , exalté par ce discours, se rend avec une armée dans le pays où habitait la dame, pays qui lui était hostile, l'assiège dans son château, et va s'en emparer, quand elle le fait appeler et lui dit que ce ne sont pas là les marques d'amour qu'il est de bon goût de donner. Sur ses protestations, elle lui ordonne de remmener son armée : «E per accorda a me lasci el cor tuo el mio ne parti, e siano sempre uno in tanta simiglianza, E così lu el comiato. » Saladin avait pris une leçon complète d'amour courtois, mais il devait le trouver un peu sec. Il était prédestiné, paraît-il, à entendre de femmes aimées par lui des réponses très nobles et très sages, mais peu encourageantes, et dont il voulait bien pourtant se satisfaire. On lit dans Jean d'Avesnes que, s'étant emparé d'un château où deux cents dames s'étaient enfermées avec la princesse d'Antioche , il traita celle-ci fort courtoisement et ne put s'empêcher d'être sensible à sa beauté et au charme de son entretien , si bien qu'il « la requist d'estre sa dame et sa maistresse, ce que par adventure elle eust volentiers fait s'il eust esté crestien et s'elle eust esté impourveue de mariage Si respondi le plus doucement qu'elle peut a Salhadin , soy reputant de mendre estat qu'a si grant prince appartenoit, et disant qu'il devoit premièrement amer Dieu [plus] que aultre chose avant que il requist dame crestienne d'amours, metant en ses excusacions que sans iceliuy rien ne peut estre mené a bonne fin. De laquelle response Salhadin fut assez contemptueux » Le sultan ne fut pourtant pas toujours réduit en amour à une admiration aussi platonique. Nous ne connaissons pas autrement l'histoire à laquelle fait allusion le commentaire de Dante désigné sous le nom de l'Ottimo : « E amò per amore la reina di Cipri » Mais on a déjà vu M^s. 1257a, fol. 76 r". Le résumé guère être qu'Isabel, fille du

roi de <le Louandre (p. 68) est ici insuffisant. Jérusalem Amauri, mariée successive^*' Cette reine de Chypre ne peut ment à Honfroî du Toron , au marquift

3S plus haut ce que raconte Jean d'Avesnes, diaprés le poème souvent cité du xn^e siècle, de Ses amours avec la reine de France, femme de Philippe II. Commencées en France, ces amours, dans la suite du roman, se continuent en Syrie, quand la reine, ayant accompagné son époux, se trouve avec lui dans Acre assiégée par Saladin. Elle admire du haut des remparts les prouesses du soudan, et, celui-ci ayant abandonné le siège pour rentrer à Jérusalem, elle conçoit pour le revoir un plan ingénieux. Elle persuade au roi, «qui pour sa grant beaulté estoit délie comme tout affolé », qu'elle a reçu de Dieu en songe la mission de convertir le Soudan. « Le roy, doubtant de couroucher Dieu , et pensant que les menchonges de sa femme fussent véritables, conclud entre ses hommes quil la lairroit ceste chose esprouver, moiennant bon et seur sauf conduit, avoec certaine guide de quelqu'un des plus vaillans de sa compaignie ^K • Saladin accorde de grand cœur le sauf-conduit, et on désigne Chauvigni (c'est-à-dire André de Chauvigni, un des principaux héros de la troisième croisade) pour l'accompagner, « ce dont la royne fu moult desplaisante, car elle sçavoit bien que Chauvigni de sa nature douteus estoit». Elle ne se trompait pas, car le brave Chauvigni, en voyant la façon dont Saladin accueillait sa belle visiteuse, résolut de ne pas la laisser seule avec lui; après quelque temps d'une pénible surveillance, dont Saladin se serait débarrassé par la force s'il n'avait respecté le sauf-conduit qu'il avait donné, Chauvigni engagea la reine à terminer promptement sa négociation et à revenir à Acre avec lui; mais elle le reçut fort mal : « Vous perdez rostre langage, Chauvigny; car vy m'avez amenée a vostre adventare, Uujaille vous vaille s' elle vous peut valoir . . . Je suy venue pour besongnier avoec Saladin ... si ne me partiray d'icy tant que ma volenté auray acompUe, deusseje perdre vostre compaignie, de laquelle je suis trop mal contemple. • Chauvigni prend alors son parti : il fait quitter Jérusalem à tous les siens , et revient seul , armé de son épée et monté sur son cheval, devant le palais de Saladin. Le Soudan et la reine s'entretiennent en ce moment à une fenêtre; Chauvigni s'approche, et demande à la reine de venir lui dire quelques mots en secret, car il va partir et désire transmettre au roi les propres paroles de la dame, qui doivent lui servir de justification si on veut le punir d'avoir mal exécuté sa consigne. Elle descend : Chauvigni feint Conrad de Montferrat, au comte Henri la mort de Saladin, mais les contes de de Champagne et enfin à Aimeri ou ce genre commettent bien d'autres écarts Amaurî de Lusignan, roi de Chypre à rironulogiques. la

mort de son frère Gui. Il est vrai " Louandre, page 85; ms. 1275[^], qu'elle ne fut reine de Chy})re qu'après fol. 3[^]6.

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

.(34). de vouloir lui parier à Toreffle , et , la saisissant Tigoooreusement , « il la troussa (kvaïit luy et picqua le bon cheved atout la dame » qui si haiA s'escria que bien Tentendy Saitttadin , si s adTisa Ghauvigny en couvmt de tirer son espee , et ad ce que la dame ne soy remuast trc^ Ibrr tellement luy fait paour qu elle se laissa manier et emporter comme ung bouohier emporte devant soy une brebis ». Saladin se met à sa poursuite, mais ne peut latteindre, et rentre fort attristé à Jérusalem. Qbauvigni revient à Acre , et remet la reine aux mains de PhUippe , « soy desohargeant d elle , et recomptant ses fiab et son adventure , et comme elle a voit voulu demourer avec i^alkadin. £)oDt le roy fu moult marry sur la roy ne, mais il ne la vult pugnir de son mefFait, aûiçob ia renvoya au toy d'Arragon son père, renonçsoit a la compaignie d'icelle par les excusacions de sa vie oultrageuse et de la maie volenté quelle avoit eue de vouloir converser avec les Turcs. Si fat d'elle tant mal contempt le roy son père que, comme dit Tistoire, il en fait justice, «t contempta le roy Philippe et les nobles barons de France par la pugnicion qu'il fait d elle ... ai se taist atant le compte de la fin de la xoyne. » Le roman ne nous dit donc pas quelle justice le roi d'Aragon tira de sa coupable filie; il a ici atténué le récit de lanoien poème : celui-^ri, d'après une de ces annonces qui nous permettent de restituer en partie les branches qui ne nous sont pas parvenues, indiquait explicitement le supplice de la reine, qui fut brûlée : je vous parierai, dit le poète, de Salehadin, Qu*au tourgoi a Chambrai enatna la roïne , Qt'ert Alragonfe fti arse en un fu d'espine : f^r k bon Gbauinâigni en sot on la oouvine^^ Cette singulière histoire «n'est-que le renouvellement amplifié d'un récit f>lus ancien, qui se trouve parmi ceux du « Ménestrel de \Reims »; seulement il s'agit chee odui-rci non de la feiuine:dePhili|^e II , oiais de celle de Louis VU, <|u'il désigna exactet^entparsoninomd'ÂU^or.ou Éliénor. D'^rés le conteur, champenois du xuf siècle, Louis était avec sa femme à Sur, k «euie place que les chrétiens possédassent alors en Syrie, et n y faisait rien que « le sien despendre » , ii'osant paslivrer bataille à 3aladin. La reine pi^end son ïnari en mépris , « et ele oï parier ,de la bonté et de Ja prouece et du tons et de la lar^ece Salehadin, si l'^ns^na durement en son cuer ». Elle trouve moyen de s'entendre avec lui, et il lui envoie une galère qui doit lemmener. Une mivt, elle ^soend «par une poterne,

emportant deux cbflfires pfieins d'or et d'argent, quand une de ses da^^
Baudouin de Selourc, t. II. p. Sqs.

The text on this page is estimated to be only 26.42% accurate

^ {35 rineise Ues us trouver le roi, qui (lonneit, et Téveille en lui çlisant : « Sire, nudement est; ma deme s'en vuet aler en Escfdaigne aSglehadin, et la galee est 00 port t/m l'atmt. Poar Dieu, Sire, hasiez vous! » Le roi se vét en hâte et descend au pert. « U trouva la roïne qui estoit ja d un pié en la gdee, et la ptent par la main et la ramainpe arrière en sa chambre ...» li hii demande alors pourquoi elle a conçu un tel dessein : « En nom Dieu, dist la roïne, poor vostre maavestié, car vous ne valez pas une pomme pour.rie. Et j'ai tant de bien oî dire de Salekadin que je l'aim mieuz.que vous. » Le roi la fait garder, et, revenu eu France, se contente de la répudier; mais, remarque fort judicieusement le conteur, « slfist que ^ fous : mieuz venist lavoit emmurée, si li demourast sa grant terre, et ne fussent pas avenu Ji mal quicn ayinrei^t ^^^ ». On sait que }a conduite d'Aliéner en Terre<^8aiQte<fut en effet Tun, des, principaux motifs qui amenèrent son divorce avec Louis VII ; mais il e^ t certain que , si elle pécha , ce ne ' fut pas, même d mtenti^ n i -^vec Saladin, qui était alors un enfant. On peut afisez bien voir comment la légende s est formée. On sait qu'en réalité Louis VU et sa femme, après le désastre subi par. les croisés en Asie Mineure , vinrent s'établir non à Sur, mais à Antioche. Aliénor, qui so . plaignait d avoir pour' mari un moine et aon un roi, fut pendant ce séjour extrêmement coquette, pour ne rien dire de plus, notamment avec le prince d'Antioche,. Raimond, bien qu'il fût son oncle paternel. Elle la. préférait hautement à son mari^ et semblait annoncer le dessein de rester toujoiu^s avec lui, si bien que le roi fut obligé de lenlever nuitamment sur un vaisseau et de femmener à Acre; rentré en France, il divorça sous prétexte de parenté. Tout cela se transforma peu à peu dans riuiagination populaire. C'est encore au prince d'Antioche que se rapporte, dans une version que nous a conser>'ée une chronique souvent citée pour les éléments romanesques quelle a admis ^^^ la tentative d évasion d'Aliénor ; mais déjà elle est racontée presque comme par le Ménestrel : « La royne Alienor, qui estoit femme moult diverse, fiere et haullainc, ot grant desdaing que le roy ne faisoit la requeste du prince ^^^ El niist le prince en tel point la royne qu'elle volt laisser le roy, et se cuida embler de luy, et fist secrètement trousse ses besoignes et cuida entrer en mer sans le seu du roy; mab elle fut prinse et amenée au roy, ^*' Récits tfun meneitrel de Reims, de -Lion. Elle contient aussi beaucoup S 6- 1 à. d'extraits de cliansons de geste. Voir Ro^^ C'est dans cette chronique

(ms. B. mania, t. VIII, p. 633. N. fr. boo3] que se trouve, notamment, ^*^
Qui lui demandait d*aller assiéger Tune des rédactions de la célèbre lé- des
villes sarrasines; ceci est pris à gende de Bloodel et de Ricliard Cœur-
Guillaume de Tyr. 5.

The text on this page is estimated to be only 29.51% accurate

»-^i>{ 36)kM*— tjuî lui demanda ou elle vouloit aller -'^ et pour quoy elle part sans son sceu. Et quand elle vit que il failloit que aucune chose respondist. »... fièrement respondy et par grant orgueil que voirement le vouloit laisser pour sa grande lascheté et couardie ^^K » Mais on ne devait pas s'en tenir là. Elle avait voulu rester avec un Jiomme du pays : on rendit le crime plus grave en supposant que c'était un infidèle qu'elle avait aimé» Une chronique latine du xui* siècle nous dit déjà : <i Praefata regina regem in pluribus graviter offendit, in hoc vero gravissime quod regem clam relinquere machinans cuidam Turco adhaerere Volait ^^ » Dans les Chroniifûes de Flandres ^ rédigées au xrv' siècle, ce Turc devient le soudau de Babylone, et toute la localité est changée: «Pendant le te^xips de celluy siège (d'Escalone) advint une trop grant merveille. Q'arla royne de France ^ qui a voit séjourné a Triple ung espace tan^lis que le roy avoit esté devant Damas , avoit tant fait devers le soiiidan de Babiloine quelle devoit aler avec luy; mais le rcfy en fat adverty, luy estant au siège devant Escaloine. Lors s'en party le roy moult hastivement, et chevaucha toute la nuyt tant qu'il vint a Triple , si trouva la royne qui estoit ja venue jusques a la gallee pour entrer ens. Adont il prist la royne et fen ramena ^*^ » Il était naturel que ce Turc, que ce « souldan » devînt Saladin , parce qu'au xni* sièck la gloire de Saladin était si grande que , du moment qu'il s'agissait d'un Sarrasin remarquable par quelque chose d'extraordinaire , on songeait à lui. Ainsi se forma le conte que le Ménestrel de Reims nous débite avec sa naïveté et sa vivacité ordinaire^ (^^ mais dont il n'a inventé aucun trait essentiel <^l Quant au po^Ae du xiv* siècle , ce n'est assurément pas par un souci d'exactitude aistorique qu'il a fait de la reine de France éprise de Saladin la femme de Philippe II et non de Louis Vli : il n'évite en effet l'anacironisme que pour ^^i Ici se produit la déviation du fait historique qui rachemine vers sa transformation fabuleuse : Aliénor, d*après Guillaume de Tyr, voulait rester avec Raimond et non aller le rejoindre; Louis n'eut pas à la retenir, mais à l'enlever. ^" Ms.fr. 5003,rol. 180 v'. ^^ D. Bouquet, t. XII, p. 119. ^^ Ms.fr. 1799, fol. 16 v\ •^ C'est simplement d'après h Méaesil trel que l'iiisloire est contée dans le ms. fr. 9333 (fol. 17). dans h Oironiqu© dont D. Bouquet dcmaç; un extrait (t. XII. p. 339), dons Jehwi desi Preis (t. IV, p. 396), dans la chronicrae de P% Cochon (p. 3), et sans doute ailleurs. ^•^ M. Fioravanti (p. 33 , 35) fait s^r cette histoire les réflexions les plus

singulières. U veut que le soudan du Voyage du camto de Pontieu (qui cependant dans ce roman est le hisaïeul de SalacKn) soit en réalité Saladin lui-même, ^ q.u Aliénor, fille du comte de Poitlews^ soit «a ibnd identique à la fille du comte de Pontisiu Tout ceh n'a pas le moirvire fondement, et l'auteur entremêle d'ailleurs ses raisonnements d« spivpositi d^ tout ^enrc.

K 37 V tomber dans une erreur non moins grave, puisque Philippe était veuf lors de la croisade. Il a simplement fait rentrer l'anecdote qu'il voulait utiliser dans le cadre général de son poème, où Philippe de France et Richard d'Angleterre sont, comme dans l'histoire, les adversaires de Saladin. Il a en outre donné au récit de l'escapade manquée de la reine, qu'il empruntait, en le transformant, au conte sur Aliénor, un prologue qui nous fait assister en France au début de ses amours avec Saladin, et qui est tout entier de son invention. Tout cela est fort naturel ; ce qui surprend plus, c'est de voir jusqu'à nos jours des historiens sérieux parler des amours d'Aliénor avec « un jeune Sarrasin », avec « un Turc baptisé du nom de Saladin », avec « un bouffon appelé Saladin », etc. [^]Combien il a fallu de temps pour que la critique entrât, dans l'histoire, en pleine possession de ses droits !

VI A côté de tous ces récits, qui font de Saladin un chevalier, un demi-chrétien, un demi-Français, un voyageur, un amoureux courtois, c'est à dire tout ce qu'il n'a pas été, il serait invraisemblable qu'il n'y en eût pas quelques-uns qui nous le montrassent, au moins approximativement, tel qu'il a été, l'ennemi parfois généreux, mais constant, des chrétiens. Toutefois le souvenir légendaire a conservé peu de traces de ce qui constitue le vrai fonds de l'histoire du conquérant de Jérusalem, de l'adversaire de Philippe et de Richard. Des traditions qui sont encore à moitié historiques, et qui ne le concernent d'ailleurs qu'indirectement, nous représentent sa victoire sur Gui de Lusignan comme due à la trahison de plusieurs des grands vassaux de celui-ci, et notamment de Raimond de Tripoli ou Triple. Le {> Voir l'intéressante étude de M. Tamizey de Larroque sur Aliénor de Poitiers dans la Revue d'Aquitaine, 1864* notamment p. 314. Outre les historiens anciens, il cite parmi les modernes Michaud et Aug. Thierry; mais c'est par erreur qu'il y joint Michélet, qui ne parle que de Raimond. — Notons ici qu'on a souvent répété que Matthieu Paris avait même accusé Aliénor d'avoir en son jour d'amant un fils du diable; mais c'est très probablement une erreur. On lit dans le texte imprimé (C&t>/i. m. j., éd. Luard, t. II, p. 186, i. a. 1150) : Diffamata est de adulterio, etiam contra fili, et qui genere fuit diabolus; mais il faut sans doute lire quod pour qui : c'est Aliénor elle-même qu'on accusait d'être de race diabolique (voir le Ménéstrel de Reims et les curieux passages cités par M. Paul Meyer, Notices et Extraits des mss., t. XXII, 1^{re} part., p. 6^e, 68,

70), et là même il y avait sans doute une confusion avec son second époux : l'origine satanique des Plantagenêt était légendaire.

The text on this page is estimated to be only 23.87% accurate

Ménestrel de Reims noas raconte que les . principaux traîtres,. avec le comte vie Triple , étaient « le marchis de Montferrat , le seigneur de Baru , te seigneur db Saiete , le bau (bail, gouTemeur) d'Elscaloigne » (S 4q)^^^Le poème du Pas Salhadin, dont nous parierons tout à Theure, travestit de la façon la plus* bizarre ces noms déjà jetés un peu au hasard : Des traîtres faus losengiers ' Li quens de Tribles Ai premiers . Et 11 marcis de PonIcFin , (Et) D*Escalone Pieres Liban, Après li sires de Bani Et de Sa[e]te quens Poni. Cilz cuik firent la traïson Et -vendirent le roi Gaïon A Salladin t*) Nous avons là 1 écho défiguré de la tradition qui se forma parmi les partisans de Gui de Lusignan^^^ Après la défaite, quand Gui prisonnier avoue en pleurant à Saladin qu'il a bien mérité son sort, celui-ci, daprà» le récit du Ménestrel, lui déclare quil nest pas responsable du désastre, lui révèle la tnaïïison , et le remet généreusement en liberté. ' Dans le grand roman en vers du xiv* siècle dont aous avons si souvent parié et qui est encore ici représenté par le Jean d'Apesnes en prose , ia ruine du royaume de Jérusalem est racontée d*une façon qui p a presque rien de oommunavec Thistoire. Il ne s agit plus de .Gui de Lusignan, ni même de ses prédécesseurs immédiats. C'est sous le règ^e de Baudouin de Sebourg, deuxième successeur de Godefroi ^^ que se produit la ca(^ Comme le &it remarquer M. de Wailiy dans son Sommaire critique /d ny avait pas alors de seigneur de Baru (Beyrouth] : la tradition entendait certainement Balian d'f belin , dont le fils Jean fut sire de Barut, et qui était, comme Raimond, un des ennemis du roi Gui. Le marquis de MoHtferrat serait Guillaume II ic Vieux, qui fut fait prisonnier par Saladin; mais il sagitbien plutôt de son fils le célèbre (xmrad, transformé en traître à 6a use de son liostiitë contre Gui de Lusignan. Le seigneur de SayeUe est Renaud ; on ne sait qui il faut entendre par le bail ou bau ducalone ; Ëmoui dit expressément (p. 1 84) qu'il n'y avait pas de gouverneur dans cette ville. ^*^ 11 est facile de reconnaître dans ces noms ceux qu avait donnés le Ménestrel; Liban vient d'une mauvaise lecture de /(baas, nominatif de le bau; Pierre et Poru sont des additions fantaisistes du rimeur. ^) li est très curieux de retrouver en partie les raème^ choses dans la narration de la chuta du royaume de Jérusalem que fait Robert de Ciari , d'après des récits on^ux (S 33). ^^^ Ce nom iieui et son rang dans la série des rois le rapprochent de Baudouin II du

Bourg. A un endroit, le roman dit que. « selon aucuns » , il était atteint d^a la lèpre (fol. 167 v"], ce qui l'identifierait avec Baudoin IV.

The text on this page is estimated to be only 13.43% accurate

tastrophe. Saladin, devemi mahre de Damas, de TÉgypte et bientôt après de la Perse, attaque les chrétiens de Terre-Sainte. Dans une première bataille, aux « plains 4es fontaines de Saphire ^^^ », le roi Baudouin est pris, mais Saladin le relâche. Bientôt, le sultan s'achève sur Jérusalem, et c'est devant les murs de cette ville que se livre la grande et décisive bataille: Baudouin de Sebourg est tué, ainsi que le bâtard de Boujeon, fils de Baudouin I^{er}. Saladin fait part de sa merveilleuse vaillance: « car il estoit puissant de corps et de si bault courage que. . . même ne devoit regarder en face d'armes, et partout où il alloit les chrétiens se coatoient et voilaient haïer de lui. « Une inconnue par une générosité toute grande; il la pousse même jusqu'au plus grand scandale (jésus et, ^ vrai dire, jusqu'à l'extravagance: ayant pris Jean de Pontieu, en qui il reconnaît son oncle, il l'autorise à retourner combattre aux côtés des deux seules champions chrétiens survivants, et à faire avec eux un terrible armement de Sarrasins. Il finit cependant par le garder prisonnier sur parole, ainsi que Huon de Bordeaux ou de Tartarie. La prise de Jérusalem, sans coup férir, et l'humilité que Saladin montre aux habitants ne diffère pas beaucoup dans l'histoire et dans notre roman. Celui-ci passe ensuite à l'ège d'« Sur » où il change le glorieux nom de Conrad de Montferrat en celui de Boèce, mais conserve, par un singulier hasard, le nom du vaillant Guillaume de la Chapelle, qui nous a d'ailleurs été transmis par le poème contemporain d'Ambroise ^^. Un roman n'est bien d'ailleurs que Saladin, devant la résistance indomptable du sultan de Montferrat, lui-même le siège de la ville, mais il insiste à tort qu'à une seconde attaque la place fut obligée de se rendre. Je laisse de côté la mention des autres villes conquises alors par Saladin ^, qui, d'après notre romancier, s'écrit ensuite ^^ Il y eut en effet un combat très sérieux aux fontaines de Saphorie (voy. Émoul, p. 97), et ce qui est vraiment curieux, c'est que notre romancier, si clair (né d'une narration antérieure en tique, raconte ici une anecdote sur le sultan du camp des chrétiens qui paraît bien puisée dans la chronique de Geoffroi (p. 100). Le poète avait sans doute jeté ce et là un regard sur le » Uffizi littorini Me (loi. 1 69 r"). '*' Le roman raconte ici Saladin conçu pour Guillaume de la « Chapelle une telle admiration qu'il lui en donna un de ses meilleurs chevaux (cela rappelle l'anecdote relative à Richard (p. 4) va être carottée) et chercha, mais vainement, ^

Tamener à entrer à son service . lui promettant de le combler d'honneurs. ^^
J ai |arié brièvement plus haut (p. i3. n. 4, et p. 3a) du petit épisode du liège
d*un château, situé près «rAniipclie, où j^e se trouvaient que des femmes,
et de la courtoisie dont Salndla U4a à leur éganl. Touti' cette partie du
romaa montre le caractère de Saladin aous son plus beau jour.

dix ans dans une paix profonde, pendant iaq[ael{e il prépara le voyage qu'il méditait dans le pays des chrétiens. On sait qu'il nen fut pas du tout ainsi en réalité, que Gui de Lusignan, à peine sorti de captivité, vint avec une étonnante hardiesse mettre le siège devant Acre, récemment enlevée aiw chrétiens, qu'il y fut bientôt rejoint par Philippe de France et Richard d'Angleterre, qui prirent la ville au bout de trois mois, que Philippe s'en retourna alors chez lui, mais que Richard resta encore un an en Syrie, faisant à Saiadin une guerre où il immortalisa sa vaillance, mais où il ne put accomplir aucun des desseins qu'il avait formés, et qu'il dut teraiinerpar une trêve peu glorieuse. C'est dans ces quinze mois de contact presque quotidien que les croisés venus de France et d'Angleteri'e purent recevoir la plus vive impression des qualités brillantes de leur redoutable adversaire. La croisade en elle-même n'a cependant laissé dans la tradition que des souvenirs fort peu assurés. Le plus précis paraît être une historiette qui doit avoir un fondement réel, et dont il est curieux de suivre les transformations successives. Elle regarde originairement non pas Saladin, mais son frère Safadin ou Seif-Eddin (plus tard son successeur sous le nom de Malek-Adel). Lors de la délivrance de Jafé, en août i i 9:2 , le plus prodigieux des exploits accomplis par le roi « au cœur de lion », Richard, arrivé par mer en toute hâte, avait à peine trouvé des chevaux pour lui et quelques-uns de ses hommes (voyez plus loin), et n'avait pu remplacer le sien quand il l'avait perdu. Safadin, qui depuis longtemps était en relations amicales avec lui, le voyant combattre à pied , lui envoya courtoisement deux chevaux : tel est le récit d'Ambroise , qui paraît parfaitement authentique ^^K Les diverses rédactions du Livre de la Terre-Sainte ^^^ nous en montrent des développements successifs. La première (H, p. 197) n'ajoute qu'un trait inexact, c'est que Richard aurait donné un des deux chevaux à Guillaume de Préaux: Guillaume était alors prisonnier; enoultre elle attribue à Saladin l'initiative de cette courtoisie. La seconde ^^^ amplifie et altère ce simple récit : « Seifeddin . . . demanda ou estoit le roi ; l'on li mostra ou il estoit aveques ses homes sor un toron. Il s'entremist de bien et d'onor, si li envoya un cheval tirant ^*\ qui estoit moût mesaisiés a la bouche, par un '^ De même naturellement dans la Guillaume de Tyr et désignées bien traduction latine (/fm. Ricardi, édit. malheureusement sous le nom d*Enicfe. Stul)bs, p. ^ 1 9). Je renvoie à Tédition de l* Académie. '^ Ce serait le vrai nom à donner ** D (ms. de Lyon), p. igô. au corps de clironiques d'outre-mer gé-

'*^ Dur de la bouche , sujet à s*énéralement jointes à la traduction de chapper (voir Godefroy).

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

sien memeloc, et li enchaina quil deüst au l'ëi que nen esteit mie avenant chose que rei se combatist. . . a pié. Le rei, qui fu aparcevans de la malice des Sarasins, s*aparçut que le cheval estoit mesais[i]é, si dist au message qu'il galopast le cheval; ensi come il le galopeit, il le conut quil estoit tirant, si li dist : Mercie ton seignor, et li meine son cheval, et li di (fue ce n'est mie Pamor qui entre lai et moi estoit qu'il me mande cheval tirant por moi prendre. Le niemeloc s'en torna et mena le a son seignor, et li dist quil s estoit aparceûs quil estoit tii*ant. Seifeddin fu hontous, et comanda que Ton li menast un autre plusaaisié'^' que celui, et celui meismes [mena] le memeloc qui[l] li aveil premièrement amené ^^^^ l^e rei comanda au ferrot^^^ que il ii traisist les gisans et les eschailions ^^^ et tantost com ii lot comandé ii fu fait; e com hom li ot trait il li fist mètre un frain et fist monter siis« Le cheval fu aiores bien aaisié; le rei monta sus et fist moût d'armes. • S'il y a ici de la malice, elle est tout entière imputable au « memeloc » ^^^ Dans la troisième version, qui est celle des manuscrits où se trouve le nom d'Ernoul , Saladin, qui remplace tout à fait Safadin, peut au moins sembler avoir caché une trahison sous son apparente générosité. « Va, dist il a un de ses serjanz, ensele un cheval et si li moine; si li di quejoa li envoi; qu'il n'afiert pas a si haut home come il est qu'il soU a pié a tel lieu ... Li serjanz (ist le comandement Saiehadin et si mena le cheval au roi d'Ëngle terre et fist son message. F^l li rois len mercia, mais ne monta pas sus, ains fist monter un sien serjant et fist poindre devant lui. Quant li serjanz ot point le cheval et il cuida rctomer, ce ne fust ja mais, ainz Tcn porta ii chevaus, quel gré qu'il en eüst, en Tost as Sarasins. Et Salehadins fii moût honteus de ce que ii chevaus estoit retomés ; si en fist un autre apareiilier, et li renvoia ^^'. ■ La trahison est tout à fait certaine dans la Lxxvi* des Cento novelle antiche '^' : le cheval est dressé à ramener celui qui le monte dans la tente ""• Ms. urassies, que le glossaire traduit par « rassis , tranquille •. ^*^ Les mots et lettres que j'ai suppléés soQt indispensables au sens de cette phrase. ^^ • Maréchal ferrant » d*après le glossaire. ^*) Eschaittons (manque en ce sens dans Godefroy] signifie les dents canines d*nn cheval (voir Cotgrave , s. v. escaillon) : le dictionnaire français -allemand de Sachs donne encore écaillons dans ce sens (en it. seaglioni) ; par conséquent les gisanz désignent aussi des dents, comme d'ailleurs ii est naturel dans la circonstance. Le glossaire de l'édition traduit

à tort escaillon par • la partie du cheval qui le rend étalon • (que voudrait dire alors le pluriel?) et gisaiiz par ■ testicules ». '^) M. de Mas Latrie , trompé par la leçon obscure du ms. et de rédition, Tattribue à Safadin (Emoul, p. a 8a, note). ^^ Emoal, p. a8i; Histor, des croitades, t. 11, p. i8a. <') Voir l/isL Un. delaFr,. t. XXIII. p. i6a; A. d*Ancona, Studj, p. 335. 6

The text on this page is estimated to be only 22.44% accurate

clô Saiadin ; heureusement Richard y fait monter un éeuyer, et la ruse 4u Soudan est ainu à la fois révélée et déjouée ^^ Dans le poème du %iv^ siècle souvent cité, cette histoire a une suite : le bon chevalier An* toine, que Morel, le cheval envoyé par Saladin à Richard, lui a ramené, gagne Tamitié du soudan , est fait par lui gouverneur de Sayetle et y soutient plus tard un siège contre lui pour défendre Ghauvigni et (juillaqme des Barres, quil poursuit (^). *^ Enfin dans le poème anglais sur Richard Cœur de Lion, qui, pour cetle partie au moins, est traduit du français , Thistoire tourae tout à fait au fantastique. Elle se passe ici devant {labylone , dont Richard fait le siège. Saladin lui envoie en présent un cheval magnifique , meilleur encore que le fameux Fauvel de Cbyp^t monture habituelle de Richard t^^; mais il est possédé par un diable, et en outre, quand sa mère, que monte Saladin, h^finit, il accourt, s'agenouille devant elle et la tette. Un ange prévient Richard du piège qui lui est tendu ; RicHard exorcise d'abord le cheval et en chasse le diable qui Thabitait, puis il lui bouche les oreilles avec de la cire, en sorte que dans la bataille, sourd aux cris de sa mère, il la renverse, et que le^ Sarrasins sont complètement battus. On voit qu'ici Timagination des cout^rs n a pas longtemps admis chea Fennemi juré des chrétiens un aote de courtoisie loyale et désintéressée. Le sw^ fait de guerre qui soit rattaché au nom de Saladin et lui ait gardé longtemps une popularité , d'ailleurs médiocrement glorieuse , n a dans l'histoire ^un point d'appui assez incertain. Dans beaucoup de « salies n de châteaux, au xiu' siècle, on peignait ce qu'on appelait le Pas Salkadm .' cette peintiu^ représentait douie, quelquefois treize chevaliers , gardant un défilé que s'efforçait de passer une immense armée sarrasine commandée par Saladin, nuûs dont on ne voyait sans doute que quel* ques eombattants, déjà arrêtés par les oorps entassés de ceux qui les avaient précédés. Dans quelques-unes de ces peintures, on voyait le roi Philippe, sans prendre part lui-même au combat, en donner le signal, le diriger de loin et, après le succès, féliciter les vainqueurs; dans dautres, probablement dans celles qui n étaient pa3 exécutées dans la ^^ Au contraire dans le m* de3 Conti ifSt cavaUeri ^ntickl, la générosité de Saladin est présentée coipnie parfaitement loyale (Fioravantî, p. 18). *^ M. 125722, fol. 3o V*, a^o v*. L'analyse de Chabail^ omet le preirver 4pi'ode. I^a sc&n^ c»t ici pl9K:ée en Angle terve et rattachée au conte du Pas Salhadin (voir ci -dessous). ^" Il

est curieux de rencontrer un souvenir aussi précis dans un roman d'ailleurs si éloigné de toute vérité historique ; Ambroise évoque aussi, en effet, souvent de l'excellent cheval Fauvel. conclus sur l'empereur de Qi, et sa monture favorite qq Richard

The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate

43)«— France propre , le roi PInUppe n'était nullement représentée Panni les oombatlant#« Richard avait un rôle plus ou moins prépondéHtfit. Dans toutes ces peintures , à ce qu'il semble , on voyait , grimpé sur)e haut du rocher qui fermait le défilé, un espion qui regardait les guerriers chrétiens pour redire leurs nom» à Saladin , posté de l'autre côté de la montagne : ces noms, qui variaient dans les diverses peintures, étaient d'ailleurs inscrits à côté de chacun d'eux, et le nom de l'espion , Tornevent ou Espiet, figurait également près de sa tête^^ 11 est probable que ces peintures avaient un point de départ fort ancien, et avaient représenté, h l'origine, pent-être sous l'inspiration de Richard lui-même, cette même journée où, après avoir presque miraculeusement reconquis Jafle, il avait réussi , avec un très petit nombre d'hommes , à faire reculer toute l'ar mée musulmane et obligé Saladin à la retraite ^^ Les noms des dix compagnons de Richard, des dix qui, seuls avec lui, avaient pu se procurer des chevaux , étaient aussitôt devenus célèbres : Ambroise les rapporte dans ses vers, et Richard de la Sainte-Trinité les insère dans sa traduction ^^K On changea naturellement assez vite , d'après la formule traditionnelle, ces onze compagnons en douze ou en treize (douze plus Richard); et les noms réels des combattants du 5 août 1 19a furent bientôt remplacés par (fautres plus connus ou qu'introduisit l'amourpropre de famille ou de pays. Déjà les Chroniques de FkBfkdrès, fort à propos citées par l'éditeur du Pas S(dkadin^^\ donnent à Richard, dans son expédition de Jaife onze compagnons, dont un seul, André de Chauvigni, assistait réellement au combat; les dix autres sont : Gauthier (}. Gauchier) de Châtillon, le comte de Clèves, Gui de Montfort, «le comte d'Oste en Allemagne », le baron d'Estanfort , le comte de Lembourg, Walleran de Luxembourg, Droon de Merio, Guillaume des Barres et Guillaume Longue-Épée. Ce qui prouve bien que la légende du P(zs Salhadin a pour origine l'héroïque combat de JafTe , c'est que nous *' Le rôle de respion se trouve dans le Pdi Salhadin et dans Jean d'Avesner, qui nous représentent deux dérivations indépendantes de peintures qui oflraient de grandes difflTérences. I^ nom de Tornevent est donné)ar Jean des Prpîs (IV, 3q6) à Tespion qui, do haut des mors a Acre assiégée, nomme à Saladin les principaux combattants chrétiens, personnage emprunté au Ménéstrel de Reims (S 53 K mais qui, chrx cekii-ci, est anonyme. Le nom dEtpitt m

retrouve dans le roman de Maagit, ^{^^} Itin. Rie, p. 415. (^{^^} Ce qui fait croire que Richard avait lui-même fait représenter cet exploit. c'est que nous le trouvons peint chez son neveu Henri III (voyez Ifardy, A description of the rolls in the Tower, London, 1833). ^{^^}» Trébutien a cité les Chroniques d'Après un manuscrit qu'il ne désigne pas. sans doute le ms. fr. 1799 . dont je me suis servi plus haut. n.

trouvons dans les deux versions de cette légende qui nous sont parvenues la plupart de ces noms : toutes deux citent , comme les Chroniques de Flandres f Guillaume des Barres, Guillaume Longue-Epée, le duc de Lembourg, Gauthier de Châtillon, le comte de Montfort et le comte de Clèves; elles ont en commun contre les Chroniques le comte de Flandres ^*^ et Huon de Florines et ignorent en commun le baron d'Estanfort et Droon de Merlo. La première, seule, a en commun avec les Chroniques le comte d'Oste (a|)pelé d'Ostinalle ou d'Horstemalle) , en propre Joffroi de Lusignan et Renaud (Renard) de Boulogne; la seconde a en commun avec les Chroniques André de Chauvigni^^^ et le duc de Luxembourg; elle a en propre le comte de Joigni. De ces personnages, aucun, sauf André de Chauvigni, n'assistait Richard dans son combat de Jaffa; plusieurs ne prirent même pas part à la croisade , ou ne vécurent qu'après. On remarquera dans ces trois listes la prédominance, tout à fait contraire à la vérité , donnée à l'élément français et flamand : la tradition s'était, à ce qu'il semble, répandue, sous sa forme picturale, surtout dans le nord-est de la France , et le rôle de Richard et de ses véritables compagnons s'y était de plus en plus effacé. Quant à la scène en elle-même, on peut supposer qu'un détail du paysage ^^ fit croire de bonne heure que l'exploit des croisés avait consisté à défendre, à douze (ou treize) seulement, contre Saladin, un pas ou défilé dans une montagne: d'où le nom de Pas Saladin donné à cet exploit et à sa représentation. Cet usage de peindre dans les châteaux le Pas Saladin nous est attesté par le petit poème qui porte ce nom, et qui doit remonter à la fin du xiii^e siècle ^*^ Il débute ainsi : Del recorder est grans soies De clieus qui gardèrent le pas Contre le roy Salehadin , Des douze princes païasins Qui tant furent de grant renom : En mainte sale les point on Pour mieus veoir leur contenance ; Moult est bèle la remembrance A regarder a maint preudomme. ^^ On peut » étonner hier que ce nom soit omis précisément dans des Chroniques de Flandres : c'est que le compilateur* avait racconté auparavant la mort du comte Philippe, arrivée en 1191. '*^ Il lui donne même un rôle tout à fait prépondérant, André de Chauvigni étant un des héros les plus en vue du poème auquel appartient ce morceau. ^*^ Voir ce qui est dit plus haut , dans l'une des versions de l'histoire du clieval envoyé à Riccard , du town (tertre , éminence) sur lequel le roi d'Angleterre se tenait avec ses compagnons. ^*^ Le P(U Saladin , publié par G.-S. Leblond (Paris , 1836 , in-8"). — L'exa

The text on this page is estimated to be only 27.75% accurate

Et il répète en terminant : Grant honneur firent leur lignage ; Tons jours en iert la renommée : On les point en lale pavée: C'est uns tresnobles mireors A ceolx qui tendent a honnors Et maintiennent chevalerie. De la peinture , la représentation du Pas Salhadin dut , comme il arriva d'ordinaire, passer à la tapisserie ^); elle passa même à Tétat de véritable spectacle, exécuté par des personnages vivants. On a souvent cité le passage de Froissart (1. IV, ch. i) relatif à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière à Paris en 1389 : Après, dessoubz le moustier de la Trinité, sur la me avoit ung eschafault, et sur rescnafault ung chastel, et la au long de Teschafault estoit ordonné le pas du roy Salehadin, et tous faïi de personnages, les chrestiens d'une part, et les Sarrazins de Tautre, et la estoient par personnages tous les seigneurs de nom qui jadis au pas Salhadin furent, et armoiez de leurs armes ainsi que pour le tem|)s dv adonc ilz s'annoient. Et ung petit en sus d'eulx estoit par personnage le roy de Franco, et entour luy les douze pers de France, et tous armoiez de leurs armes. Kt quant la royne de France fut amenée si avant en sa lictiere que devant Tcschafault ou ces ordoïi nances estoient, le roy Richart se départit de ses compagnons et s'en vint au roy de France et demanda congié pour aller assaillir les Sarazins, et le roy lui donna. Ce congië prins , le roy Richart s'en retourna devers ses douze compagnons , et alors st* mirent en ordonnance, et allèrent incontinent assaillir le roy Salhadin et ses Sarraiîns, et la y eut par esbatement grant bataille, et dura une bonne espace. Kt tout feu veu moult volentiers. Le spectacle de iSSg, par le rôle attribué au roi de France, se rattache au groupe que nous représente le petit poème du Pas Salhadin. Voici un résumé de cette œuvre, fort médiocre en elle-même, mais qui présente quelque intérêt par le souvenir qu'elle nous conserve d'un épisode héroïque qui a joui dans le monde chevaleresque d'une si grande popularité ^*^^ Il est né, très probablement, du désir d'expliquer une de nos rimes du poème atteste qu'il a été composé dans la région du nord-est de la France. Il pourrait bien n'être que du xiv* siècle, vu l'état avancé de la langue; il semble cependant que Tantour aurait mentionné, s'il avait écrit après 1397, la perte des dernières possessions des chrétiens en Syrie. V. Le Clerc (Hist. lit. t. VIII, p. «çia) dit même que , d'après le poème , les {pèlerins pouvaient encore pénétrer librement en Palestine • ; mais je ne puis rien y trouver de pareil. ^) On trouve, si je ne me trompe dans le

testament du Prince Noir t je ne puis vérifier ce souvenir), la mention d*une
tapisserie sur ce sujet que poss.'dnit Tillustre arrière- petit-neveu de Itichanl.
^*) Froissart , dans son lhyyloffur , a côté des neuf preux et de^ douze pair»
de France qui combattiivnt à H once vaux , cite comme moileles de
p^oues^e

ces peintures qui mentionne au début, dont on ne connaissait pas au juste le sujet : le poète prétend le faire connaître; il puise d'ailleurs sa science à des sources peu sûres^{^^} Philippe, avec le roi Gui, que Saladin a remis généreusement en liberté, assiège Sar^{^^}; il est rejoint par Richard. Saladin vient d'Acre pour lui faire lever le siège; il doit passer, pour rejoindre les chrétiens, par le passage d'Armonie^{^^} par mi la roche, moat fort et périlleux. Huon de Florines propose au Barrois (Guillaume des Barres) de choisir chacun cinq chevaliers éprouvés, et de défendre à eux douze le pas contre tous les efforts de Saladin. Le Barrois accepte, et ils choisissent leurs dix compagnons (le Barrois choisit Richart^{d ^^}). Naturellement les douze chevaliers repoussent l'attaque des Sarrasins, conduits par les rois Escorfaout et Malaquin, qui sont tués tous les deux. Saladin étonné envoie un espion, Tomevent, qui connaissait les armoiries des seigneurs chrétiens, sur la roche qui domine le pas, et quand celui-ci lui a rapporté les noms des douze champions, il juge la lutte inutile et se retire sur Damiette. Philippe fait fête à Richard et aux autres quand ils rentrent au camp après la retraite des Sarrasins; il prend bientôt Sur et Acre, et laisse Gui de Lusignan pauvre roi du pays. On voit que dans ce récit, auquel il donne son nom, Saladin ne joue qu'un rôle accessoire et, en somme, peu brillant. C'est sans doute aussi une peinture qui a suggéré à l'auteur de son immense poème du xiv^e siècle dont il a été souvent question son bizarre épisode du Pas Saladin (conservé dans Jean d'Avesnes). Mais cette peinture ne montrait pas le roi Philippe de France, en sorte que le poète a recours à un moyen particulier pour donner aux Français le principal honneur de l'exploit qu'il célèbre. Ne sachant rien de ce qu'avait pu être cet exploit, il le transporte en Angleterre. D'après lui, Saladin, au retour de son voyage en Occident (voir ci-dessus), veut conquérir la France, d'abord, et ensuite tous les pays chrétiens. Ses conseillers, Huon Dodekin (ou de Tabarie) et Jean de Pontieu; dissimulant leurs vrais sentiments, s'engagent à commencer par l'Angleterre, et font aborder pour les braves «les douze chevaliers compagnons qui gardèrent le pas contre Salehadia». *) Nous avons vu plus haut que, pour l'histoire de la perte de Jérusalem qui lui sert de préambule, le poète a fait usage des récits du Ménéstrel de Reims; il n'a peut-être pas eu d'autre source proprement dite. ^^ Philippe n'a jamais assiégé Sur, resté au pouvoir des chrétiens. ^^ V. Le Clerc (/ c.) se demande • s'il s'agit d'un des d'érêts de la Petite Arménie ». C'est prendre ces contes trop au sérieux, et d'ailleurs

la Petite Arménie est loin de Sur. ^^ Il ne le choisit qu'en troisième. La légende développée en France renvoie de plus en plus Richard au second plan , de même qu'elle introduit Philippe.

The text on this page is estimated to be only 26.12% accurate

47)t<~ l'immense flotte sarrasine « entre Escoche et Warwich », sur une plage entourée de montagnes infranchissables , et qui ne communique avec le reste du pays que par un pas très escarpé et très dangereux, où quatre hommes peuvent à peine marcher de front. Le roi Richard a d'ailleurs été prévenu par eux , et il a rassemblé de l'autre côté du pas des forces considérables; le roi de France lui a envoyé douze chevaliers d'élite, qui se chargent à eux seuls de défendre le pas. Deux attaques des Sarrasins sont en eOet repoussées; après quoi on institue un combat de deux chevaliers chrétiens (Chauvigni et Guillaume Longue-Épée) contre deux Sarrasins (Corsuble et Bruyant), lesquels ayant été vaincus, Saladin, d'après les conventions, n'a plus qu'à se rembarquer, «et depuis son département fu ce passage qu'il n'avoit peu conquérir appelé le Pas Solhadin^^^ ». Encore ici, comme on voit, le rôle de Saladin dans l'affaire n'est pas de nature à accroître sa renommée. Nous aurons terminé ce qui concerne les guerres de Saladin contre les croisés, et en même temps sa légende entière, en résumant brièvement les dernières pages de Jean d'Avesnes , qui nous représente le poème perdu du xiv^e siècle, l'histoire des rois de France et d'Angleterre, ayant passé b mer, sont reçus dans Acre par Jean de Pontieu, auquel Saladin, son neveu, avait donné cette ville. Saladin les y assiège, et s'empare devant Acre les plus grandes prouesses; mais, désespérant de prendre la ville, il se retire à Jérusalem (ici se place l'épisode de la visite que lui fait la reine de France). Chauvigni et Guillaume des Barres vont l'y attaquer; mais, après divers incidents, Chauvigni est fait prisonnier et confié par Saladin à l'empereur de Damas : il gagne l'amour de Glorinde , femme de l'empereur, « et mesmerent engendra en elle un filz masle qu'elle nomma Polis, et si secrètement usèrent leur vie ensemble un tandis que Tempereuronquezne s'enaperceut, jusques a un temps quel'histoire recordera ^*' ». Ce temps arrive quand, les chrétiens; assi<!geant Damas, (Glorinde fait échapper Chauvigni , dont b bravoure procure la victoire aux assiégeants malgré les exploits merveilleux de Saladin. La reine, accusée de trahison , rejette la faute sur le geôlier; elle est d'excusée grâce à un combat que, sous les armes de son frère («^ elle), soutient Chauvigni") contre le roi de S^lorienne, qui est pendu ainsi que le geô*** Ms. 1157Q, fol. a.4a f*. Tout cet ^^ Ms. laSya, fol. a 5 3. Les annonces épisode est l'histoire écarté dans le résumé de ces amon et de la naissance du Pote Chaboille.

— L'arenture entière est lis se (routent à divers endroits dans anooncée, sinvant Fasare, dans Baudoin les branches anférêure^ dti poème. Voir Je Sebourc (t. II, p. i5Sj, et le pocte a par ex. God. Je Bonilhn, v. aaSoa; soin de dire en terminant ce rt'sunië : BaaJ, Je Seb, , t. 65/i3. • Knsi con voisorrêsou livre reiraitier. • ^' Ce doiaîl n'est pas dans Jean J\A

(48) iier. « De quoy Salhadin se conterapUi , et pardonna a la royne , car plein estoit de miséricorde ^^K » Le siège de Damas dure deux ans avec diverses péripéties. Enfm «le roy Richard d'Engleterre, pour aulcunes traysons qu'il avoïl voulu faire au pourfit des païens, fut contraint de soy retourner en Engleterre avoec ses Eng^ois, ennemis de ceux de France, au lieu du quel vint Huon Dodequin a grant puissance a la rescousse du roy de France '^^ ». Une grande bataille se livre, et Saladin, vaincu, est obligé de s'enfuir vers la mer. Gérard « le Bel Armé », fils de Huon Dodekin, le poursuit avec acharnement pour venger sur lui la mort du bâtard de Bouillon, son frère utérin, que Saladin avait tué devant Jérusalem ^^^. Il latteint au moment où il met le pied sur son navire, et le perce d'un coup de lance. Saladin, transporté à Babylone, ne tarde pas a niourii*, après la scène (rapportée ci-dessus) entre un juif, un chrétien et un Sarrasin, et le simulacre de baptême qui en fut la suite. « Aulcuncs istoires et croniques contiennent que il morut devant Acre R ung siège qu'il avoit illec mis, de bleceure ou de maladie sourvenant; et que après sa mort son filz nommé Salfadin ^^ parconquesta toute la terre, quy a esté tousjourz depuis en l'obéissance des infidelles, et sera tant qu'il plaira a nostre seigneur Jhesucrist. Et quoy qu'il fust et ou il rina[st], ses fais monstrent qu'il doit estre exaucié; car de grant vaillance , largesse et courtoisie il fut aoumé , par quoy il a desservy que de luy soit a tous jours mémoire jusques en la fin du monde^^^ > vesnes , qui est ici très abrégé ; je Temf)runte à la source qui sera indiquée dans a note finale de cet article. '^^ Jean d'Avesnes, p. 87. *' Ce siège de Damas, avec cette vague accusation de trahison contre un des chefs qui y prirent part , pourrait être une réminiscence fort altérée du siège de Damas, en 11 48, par Louis VN et fempcreur Conrad, siège dans lequel les chrétiens de Jérusalem paraissent bien avoir eu avec les assiégés une enlente secrète qui eut pour résultat Térhec (les opérations. «^^ Voir ci-dessus. Ce personnage est annoncé dans Baudonin ae Seboarc (t. II, p. 263) et dans le Bastart de Bouillon (v. 6294). ^*' Confusion évidente : Safadin, oa Malek-Adel , qui fut Soudan après Saladin , était son frère et non son fils. ^•^ Ms. 13672 , fol. a 58 v*. — Au moment où je terminais cette étude, un travail de M. Vallois , inséré dans le t. IX (1881) des Mémoires des antiquaires du Centre, et que m*a signalé M. Auguste Longnon, m*a fait connaître, pour ce qui concerne les aventures d* André de Chauvigni, une mise en prose de Tancien poème, indépendante de Jean iAvesnes, et plus

fidèle, au moins à la fin. Je ne puis m*arrêter ici à ce texte , sur lequel je reviendrai dans un^ autre occasion ; je lui ai emprunté ci-dessus (voy. p. 47« n. ô] un détail omis dans le résumé de Jean d*Avesnes.

imi THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE
FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF
OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM
OVERDUE FEES. Harvard College Widener Library Cambridge, MA 02138
(617)495-2413